

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNEE, No 583—SAMEDI, 6 JUILLET 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



ARC DE TRIOMPHE AU COIN DES RUES MARIANNE ET MONT-ROYAL (SUR LA RUE CADIEUX)

LA FÊTE SAINT-JEAN-BAPTISTE AU VILLAGE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL—Photo. Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 JUILLET 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique.—Poésie : A M. le marquis de Lévis et à M. le marquis de Nicolay, par W. Chapman. — M. l'abbé Légaré, par P.-G. R. — M. l'abbé Bélanger. — Pensées et maximes, par Jean Grange. — Poésie : Boutade, par J.-T.-O. Saucier. — Un soir et une matinée, par Raoul Bresseau. — Nouvelle : "Ça réchauffe !", par Magali. — L'étoile. — Conseils aux baigneurs. — Histoire naturelle (avec gravures). — Le remords, par J. Ajalbert. — Sentence de Jésus-Christ, par Paul Calmet. — Poésie : L'été, par Louvigny. — Leçons de choses (avec gravure). — Pour les dames (avec gravure). — Nos gravures. — Costumes orientales, H. M. — Nouvelles à la main. — Une innovation en photographie. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les échecs. — Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—La fête Saint-Jean-Baptiste au village Saint-Jean-Baptiste de Montréal : Arc de triomphe au coin des rues Marianne et Rachel ; Arc de triomphe entre les rues Marianne et Mont-Royal. — A travers le Canada : Mattawa (Ont.) : Chute Natch sur la rivière Montréal ; Lac Mégantic : La descente des billots ; Le moulin à scie de la compagnie Dudley. — Portraits : M. l'abbé François-Honoré Bélanger, curé de Saint-Roch de Québec, décédé ; M. l'abbé Ignace-Iréné-Adolphe Légaré, ancien curé de Notre-Dame de Beauport, décédé. — Gravures de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT TRENTE-TROISIÈME TIRAGE

Le cent trente-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu samedi, le 6 JUILLET, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

CHRONIQUE



Un journal d'histoire naturelle, qui se publie en Angleterre, relate l'anecdote suivante, où il est prouvé que les perroquets ont la mémoire du cœur.

Un de ces oiseaux, domicilié à Mayfair, fut durant quelque temps nourri et soigné par un domestique avec lequel il entretenait les rapports les plus affectueux, et qu'il

avait coutume de saluer d'un cri tout particulier. Ce domestique quitta la maison : des années se passèrent pendant lesquelles on ne le revit plus.

Un soir, tout à coup le perroquet jeta son cri d'autrefois et le répéta précipitamment avec beaucoup d'excitation. Quelqu'un eut la curiosité de regarder par la fenêtre et vit passer un carrosse, derrière lequel se tenait debout l'ancien ami de l'oiseau, en livrée et cheveux poudrés. Il avait été reconnu, malgré le temps écoulé et le changement de costume.

D'où il suit que les perroquets peuvent rivaliser pour la fidélité avec le chien d'Ulysse, qui devina son maître, après vingt ans d'absence, sous les habits d'un mendiant.

Un célibataire endurci, bien connu dans le 16^e district à Vienne, pour l'aversion que lui inspirait le sexe féminin, est mort la semaine dernière, pendant qu'il se rendait à l'enterrement de son frère.

C'était un homme long et sec, qui portait constamment l'habit noir et le chapeau de soie. Il ne sortait jamais sans sa canne, un magnifique jonc.

Ses héritiers ont trouvé dans un tiroir de son bureau un paquet portant l'inscription : "Tentatives faites par ma famille pour me courber sous le joug du mariage."

Le paquet contient soixante-deux lettres, datées de 1845 à 1894, avec des annotations du vieux garçon, dûment classées. Au paquet était jointe une note ainsi conçue :

"Soixante-deux lettres, avec autant de propositions de mariage de la part de jeunes filles et de veuves désireuses de se marier. Elles ont dépensé 1,760,000 florins pour me faire tomber dans le panneau."

Le docteur "Ungern," comme on l'appelait ironiquement, faisait de temps à autre une apparition dans sa brasserie familière et choisissait toujours une place où les femmes ne se mettaient jamais.

Allait-il au théâtre, il prenait toujours trois places : une pour son factotum, à sa droite, et l'autre restait inoccupée. Voyageait-il en omnibus ou en tramway, il bourrait sa pipe d'un méchant tabac et fumait comme une locomotive. Inutile de dire qu'il tenait ainsi les femmes à distance.

Dans son testament se trouve le passage suivant :

"Je prie mes héritiers de veiller à ce que là où je serai enterré il n'y ait pas de femme ni à ma droite ni à ma gauche. Si les circonstances rendaient cela impossible, je les inviterais à m'acheter trois places, à m'enterrer dans celle du milieu et à laisser les deux autres inoccupées."

Une habile plaidoirie dédiée à ceux qui prétendent que les avocats ne font qu'embrouiller les affaires :

Le cheval favori de l'empereur Tzi étant mort par négligence de l'écuyer, l'empereur, en colère, voulut percer cet officier de son épée. Le mandarin Yentse para le coup en disant :

— Seigneur, cet homme n'est pas encore convaincu du crime pour lequel il doit mourir.

— Eh bien ! fais-le lui connaître.

— Ecoute, scélérat, dit le ministre, tous les crimes que tu as commis. D'abord, tu as laissé mourir un cheval que ton maître avait confié à tes soins ; ensuite, tu es cause que notre prince est entré dans une telle colère qu'il a voulu te tuer de sa main ; enfin, tu es cause qu'il a été sur le point de se déshonorer pour un cheval. Tu es coupable de tout cela, scélérat.

— Qu'on le laisse aller ! dit aussitôt l'empereur, je lui pardonne.

M. Auguste Manns, un directeur de concerts, très connu dans le Royaume-Uni, a confié à un reporter de Londres ses opinions et ses espérances au sujet de la musique en Angleterre.

M. Manns est d'avis que le peuple anglais est actuellement un des peuples les plus musiciens qui soient, et il attribue cet heureux développement à l'influence de Haendel, de qui les oratorios sont chantés dans toutes les villes de la Grande-Bretagne.

S'appuyant sur ces faits, M. Manns envisage avec confiance l'avenir de la musique en Angleterre.

"Je crois, dit-il, que, dès la prochaine génération, l'Angleterre accomplira, dans le domaine musical, des choses aussi grandes que tout ce que d'autres peuples ont jamais pu accomplir, peut-être même plus grandes. Nous sommes plus religieux d'esprit, plus conservateurs, plus attachés au bien qu'aucune autre nation, et la musique fleurit volontiers sur une telle terre !"

On se demande, en effet, ce que la musique attend pour fleurir sur ce sol béni—et conservateur ? Que lui manque-t-il donc encore ? Que peut-elle vouloir de plus ?

L'histoire suivante est une preuve de plus, comme on va le voir, de la fourberie hypocrite des sujets de la reine Victoria.

On connaît le mot d'un médecin sceptique : "Mettez-vous donc à tel régime pendant qu'il guérit encore." Or, le scepticisme de ce savant désillusionné semble justifié singulièrement par le récent rapport dû à la commission royale, que nomma naguère le parlement anglais pour étudier l'action de l'opium sur l'organisme humain.

Nous nous figurions jusqu'à cette heure que l'opium est même bon "comme stimulant pour les hommes d'un âge mûr." Il est précieux également pour "les conducteurs de chameaux, qu'il aide à résister aux alternatives extrêmes de froid et de chaud qu'on subit dans le désert Rajputana." Il est exquis, enfin, pour "les troupes engagées dans les expéditions fatigantes."

Et la commission royale n'hésite pas à conclure que, dans l'Inde, "il ne saurait être trop recommandé."

Nous ne demandons pas mieux que d'en être convaincus. D'autant plus que, en dehors des avantages que l'opium procure aux hommes d'un âge mûr, aux soldats en campagne et aux conducteurs de chameaux, il comble encore de bienfaits toute une nombreuse et intéressante catégorie de citoyens dont le rapport ne parle pas : celle des commerçants anglais qui se livrent à l'importation et au trafic du susdit opium, et qui gagnent des millions à cette petite besogne rémunératrice.

Les *Débats* ont découvert dans un journal allemand l'anecdote suivante, qui pourra peut-être fournir aux naturalistes un document sur la psychologie des animaux.

Un gentilhomme campagnard, s'étant emparé d'un jeune levraut de quelques jours, eut l'idée de le faire nourrir par une chatte qui venait de mettre bas ; la chatte accepta ce nouveau nourrisson, et le jeune herbivore ne se trouva pas mal du régime inattendu auquel il était soumis : il prospéra, il grandit, et c'est alors que l'histoire devint curieuse.

La chatte jugea un jour à propos de commencer l'éducation véritable de son pensionnaire et de lui apprendre à chasser les souris. Le levraut ne montra pas les moindres dispositions pour ce genre de sport ; sa mère adoptive, à chacune de ses nombreuses fautes, lui donnait de vigoureux coups de pattes sur les oreilles.

Rien n'y fit, et les rapports commençaient à s'aggraver entre les deux animaux, lorsqu'un beau jour, on les transporta sur une pelouse devant la maison. Là, le lièvre, qui était assez grand pour se passer du lait de la chatte, se mit à brouter l'herbe avec un remarquable appétit.

La chatte s'en aperçut, donna les signes de la plus vive stupeur puis prise d'une profonde indignation, tourna autour de son ex-nourrisson en le regardant avec mépris, puis s'éloigna et ne voulut plus jamais avoir de relations avec lui.

Elle s'apercevait enfin qu'elle avait allaité un intrus.

* * *

Deux anecdotes peu connues sur le fameux Mirabeau :

Quand Mirabeau se lança avec tant d'impétuosité dans le courant des affaires publiques, il était depuis quinze ans frappé d'interdiction judiciaire, et cette incapacité légale fut maintenue jusqu'à sa mort.

M. Alfred Bégis vient de l'établir historiquement. Il a eu en mains tout le dossier de cette curieuse affaire.

C'est à la requête de son père, le marquis de Mirabeau, que la procédure fut suivie.

Mirabeau avait alors vingt-cinq ans. En moins de deux ans de mariage, il avait dissipé toute sa fortune et compromis toute celle de sa femme.

Le 9 mai 1774, le lieutenant civil du Châtelet le fit comparaître, et Mirabeau lui confessa qu'il n'avait plus rien... que 200,000 livres de dettes ; il confessa ses erreurs et demanda pardon. On ne lui accorda pas.

Sa vie scandaleuse dura jusqu'à son élection aux Etats généraux. Il n'avait aucune honte de ses débordements, et même, en certaines occasions, il revendiquait les honteux privilèges de son incapacité légale. Et sa mère a écrit :

" Mon fils était interdit et il a fait valoir son interdiction au moins vingt fois, pour ne pas payer le repas de commandant qu'il avait ordonné il y a deux mois."

Cela se nomme, de son vrai nom, de la malhonnêteté.

Une autre anecdote :

Mirabeau avait un frère qui était député comme lui et qui était énorme. On l'appelait Mirabeau-Tonneau. Ce Mirabeau s'enivrait régulièrement tous les jours.

Un jour, Mirabeau montait à la tribune ; sur son chemin, il rencontre son frère qui titubait :

—Vous me faites honte, dit l'orateur à son frère ; allez-vous-en.

—Que voulez-vous, mon frère, répondit l'ivrogne. Vous avez pris tous les vices de la famille et ne m'avez laissé que celui-là ; trouvez bon que j'en use.

Quelle famille !

L'homme est sur cette terre comme le moineau niché dans le trou d'un mur qu'on démolit.—MARY-LAFON.

C'est dans le cœur du jeune homme que se creusent et s'assoient les forteresses de l'âge mûr, et celui qui a trop craint les périls de l'erreur ne craindra jamais assez les périls de l'indifférence.—CHATEAUBRIAND.



A. M. LE MARQUIS DE LÉVIS ET A. M. LE MARQUIS DE NICOLAY

Depuis longtemps, épris des choses du passé,
Dans votre noble cœur vous aviez caressé
L'espoir de contempler les forêts et les grèves
Où, poursuivant toujours son rôle glorieux,
Durant un siècle entier la France des aïeux
Pour fonder un empire avait lutté sans trêves.

Vous rêviez d'aborder aux rivages ombreux
Arrosés tant de fois par le sang de nos preux ;
Et quand notre œil, perdu dans l'immensité vague,
A cru vous voir cingler vers notre Saint-Laurent
Aussitôt d'un vivot immense et délirant
Nous vous avons de loin salués sur la vague.

De loin nous vous tendions les bras avec amour
Et nous soupirions tous, amis, après le jour
Où votre nef enfin toucherait notre terre,
Car vos noms, évoquant un immortel succès,
Nous rappelaient, à nous restés toujours français,
Que le sang d'un héros battait dans votre artère.

Nous brûlions, croyez-nous, de vous serrer la main,
Nous brûlions de joncher de fleurs votre chemin ;
Et depuis qu'en ces murs dressés par la vaillance
Vous êtes descendus pour baiser le linceul
Recouvrant le passé qu'illustra votre aïeul,
Nous palpitions de joie et de reconnaissance.

Oh ! les heureux moments ! Oh ! les jours radieux
Que nous avons donnés au culte des aïeux !
Entre nos cœurs vibrants du même écho sonore
Un lien s'est formé que rien ne brisera ;
Et de votre séjour parmi nous survivra
Un souvenir brillant comme un lever d'aurore.

Avec vous nous avons foulé le sol sacré
Où, trahi par le sort, un soldat inspiré
Sut encor, malgré tout, remporter la victoire ;
Avec vous nous avons déroulé les feuillets
Toujours éblouissants des sublimes reflets
Que Lévis de son glaive a mis dans notre histoire.

Ensemble bien des fois nous avons revéu
L'instant où votre aïeul—ce héros vaincu
Dont le nom sur nos bords est toute une épopée—
Epuisé par la faim, le désespoir au cœur,
Plutôt que de les rendre aux mains de son vainqueur,
A brûlé ses drapeaux, a brisé son épée.

Oh ! oui, votre présence a fait, nobles amis,
Dans notre âme vibrer mille échos endormis ;
Elle a rempli Québec d'une indicible joie,
Rajeuni de cent ans notre vieille cité,
Remis dans plus de lustre et dans plus de clarté
La gloire de Lévis, le nom de Sainte-Foye.

Sainte-Foye et Lévis ! Ces deux noms éclatants,
Nous les avons gravés dans nos cœurs palpitants,
Nous les voyons partout scintiller comme un astre.
Lévis est le sauveur d'un peuple de héros,
Sainte-Foye est l'ivresse après les longs sanglots,
Le succès reconquis dans le champ du désastre.

Ce n'était pas la mort que les soldats anglais
Semaient là, dans le sol fouillé par les boulets,
C'étaient, à leur insu, des germes d'espérance ;
Et le sang de nos preux, rougissant les sillons
Que la gloire dorait de ses derniers rayons,
Fit croire l'avenir de la Nouvelle-France !

Oui, l'avenir sourit à nos destins nouveaux ;
Oui, l'astre du progrès brille sur nos travaux,
Et quand vous reverrez votre mère immortelle,
Dites-lui qu'à l'abri du drapeau d'Albion
Nous proclamons bien haut la gloire de son nom,
Dites-lui que nos cœurs battent toujours pour elle !

Québec, juin 1895.

M. L'ABBÉ LEGARÉ

(Voir gravures)

L'archidiocèse de Québec déplore aujourd'hui la perte d'un de ses prêtres les plus distingués.

M. l'abbé Ignace-Iérénée-Adolphe Legaré est décédé à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 18 juin dernier, après une longue et très douloureuse maladie.

Ordonné prêtre à Québec le 17 mai 1856, M. Legaré a été tour à tour directeur du séminaire de Québec, directeur du pensionnat de l'Université-Laval et procureur de la même institution. A la mort de M. l'abbé Grégoire Tremblay, il fut nommé curé de Notre-Dame de Beauport. Il occupa cette cure jusqu'au moment où la maladie le força de se retirer à l'Hôtel-Dieu.

M. Legaré était le frère de feu Mgr Cyrille Legaré et de M. Victor Legaré, curé de Saint-Jean-Chrystôme, comté de Lévis.

P.-G. R.

M. L'ABBÉ BÉLANGER

(Voir gravure)

M. l'abbé François-Honoré Bélanger, dont Québec pleure en ce moment la mort, arrivée dans la nuit du 23 au 24 juin dernier, naquit à Montréal le 26 avril 1850.

Il fit toutes ses études ecclésiastiques à Québec, et a été ordonné prêtre le 26 mai 1876. Il fut d'abord vicaire à la Basilique, qu'il quitta neuf années après pour succéder, à la cure de Saint-Roch, à M. F.-X. Gosselin.

C'est pendant les neuf ans passés à la Basilique que M. l'abbé Bélanger se fit connaître comme prêtre dévoué et comme orateur distingué. Beaucoup rappellent encore avec émotion les succès oratoires qu'il remportait dans la chaire de Notre-Dame.

Quand, en 1885, il fut nommé curé de Saint-Roch, il dut faire preuve d'une grande habileté dans les circonstances particulièrement difficiles où il entra en charge. Alors se révéla en lui un homme d'affaires habile autant qu'intrépide, qui sut regarder en face les difficultés et en venir à bout.

C'est lui qui put enfin réaliser le rêve de son prédécesseur, M. Gosselin, en élevant à Saint-Roch la belle école d'où les Frères des Ecoles Chrétiennes répandent à pleines mains l'instruction parmi la jeunesse de cette vaillante paroisse.

Dieu seul connaît les innombrables bonnes œuvres faites par ce prêtre dévoué, qui laisse derrière lui ce souvenir profond qui suit toujours ceux qui, comme lui, ont vécu et passé sur cette terre en y faisant du bien.

MAXIMES ET PENSÉES

—J'ai abattu bien du bois dans la forêt des préjugés, disait un jour Voltaire.

—C'est sans doute pour cela, répondit Mme du Deffant, que vous nous débitez tant de fagots.

* * *

Cette même dame disait que Voltaire était un des plus grands inventeurs qui eût jamais existé.

Comme on criait au paradoxe.

—Je n'exagère pas, dit-elle, Newton, Descartes, Leibnitz, Pascal n'ont inventé que des chiffres, des machines ou des systèmes, tandis que Voltaire a inventé l'histoire.

JEAN GRANGE.



BOUTADE

Que j'aime ces douces journées
Du printemps vert !
Ils sont longs comme des années
Les jours d'hiver.

Froid hiver, saison ennuyeuse,
Triste saison,
Tu rends mon âme soucieuse,
Mon soupir long !

Dans ce grand manteau blanc d'hermine
Et de frimas,
Tu penses avoir bonne mine,
Ne le crois pas !

A d'autres ta neige, ta glace
Et leurs plaisirs,
Il n'est en mon cœur point de place
Pour ces désirs.

Moi, j'aime l'été, la nature,
Les champs, les fleurs,
Les moissons, la belle verdure
Et les chaleurs.

Que j'aime ces douces journées
Du printemps vert !
Ils sont longs comme des années
Les jours d'hiver.

J.-T.-O. SAUCIER.

Montréal, 1895.

UN SOIR ET UNE MATINÉE

A MA SEUR LAURE...



VENISE garde encore le cachet de son antique grandeur ; et, par un soir de fête, ses coupoles resplendissent des feux de joie et brillent des reflets des lanternes, de la vieille cité des doges d'autrefois.

Et quand le soleil torride se couche dans l'azur, les cosmopolites

viennent pêle-mêle, avec les Vénitiens, prendre de la limonade dans les cafés installés sur les dalles de la belle place Saint-Marc.

Parfois, les orchestres, abandonnant les quais Schiaorni, la place Saint-Marc et la Piazzetta, filent le long du canal, dans un *yatch*, suivis par d'innombrables gondoles qui glissent sur l'eau bleue.

Les rames du gondolier frappent les ondes en cadence, avec harmonie, et ces sérénades, que l'on entend partout, rendent Venise plus poétique et plus charmante.

* * *

Près de moi, dans une autre gondole—où se trouvaient une femme vêtue de noir et une jeune fille jolie, à l'air caressant—partit un chant doux et suave, un chant qui vante les charmes du beau pays d'Italie.

Ce chant si beau et gazouillé avec tant d'harmonie, vous le connaissez tous, vous qui avez entendu l'opéra de *Mignon*.

Doucement comme allait sa gondole, et en cadence comme frappaient les rames, d'une voix pure et cristalline, avec des notes qui réveillaient le cœur, elle chanta ainsi les vers délicieux :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles,
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,

Connais-tu la maison où l'on m'attend là-bas ?

Hélas ! que ne puis-je te suivre
Vers ce pays lointain d'où le sort m'exila !
C'est là que je voudrais vivre,
Aimer et mourir !—C'est là.....

Cette chanson, je la croyais ouïr encore, et déjà, pourtant, notre gondole était depuis longtemps perdue dans la nuit, à l'extrémité de Venise.

Qui que vous soyez, et de quelque pays que l'on parle ainsi, que vous ayez devant vous le plus féérique tableau de l'Univers, il n'en est pas moins vrai, que parfois dans la vie, il est de ces choses qui vous rappellent la patrie, —et ce n'est jamais sans émotion,—car c'est là que vous avez passé votre enfance, c'est là que votre cœur a commencé à aimer... et à souffrir... hélas !

Et le lendemain, en contemplant le groupe ravissant du Lido, la mer aux flots changeants, je pensais encore au gazouillement de la mystérieuse petite personne de la veille.

Quelques jours après, en allant respirer le parfum des myrtes et des roses de Capri, je crus distinguer ma captivante chanteuse dans une de "ces barques aux voiles blanches qui s'en vont sous le baiser du vent, rapides comme des mouettes aux ailes étendues" (*) que l'on rencontre en si grand nombre dans ces parages enchanteurs.

Puis, le souvenir charmant de ma promenade nocturne, à Venise, se perdit dans ma pensée, et je l'oubliai presque.

* * *

Il est, près de Paris, une petite campagne jadis bien chantée par les poètes et où habita, dans le temps, un roi qui oublia notre pays, inspiré en cela, paraît-il, par une courtisane célèbre.

C'est à Meudon, près de Bellevue, que l'on voit encore la "Villa des Plaisirs" de madame la marquise de Pompadour, d'inoubliable mémoire.

C'est une des femmes qui ont préparé le drame de 1789.

La résidence de cette dernière semble être un vrai nid, où les richesses et les plaisirs caressaient ensemble ces heureux de la terre !

En remontant la grande avenue bordée d'arbres jusqu'à l'esplanade de l'Observatoire, vous voyez de chaque côté : ici, un pavillon perdu dans un bocage de gracieux marronniers ; là, une maisonnette entourée de fleurs odorantes et d'arbres fruitiers ; plus loin, une villa où, tout autour, sont de petits et de grands acacias dont les gros bouquets blancs embaument la campagne.

A cet endroit, l'air est subtil et pénétrant, on y respire un je ne sais quoi de délicieusement doux.

Ces paysages gracieux et parfumés renferment, peut-être, quelques coquets mystères ?...

C'est en m'allant pavaner de ce côté, que je vis sortir, d'une de ces maisons, la dame voilée de deuil et la jeune fille au chant si beau, que j'avais rencontrée, dans une gondole, à Venise.

Comme moi, elles gagnaient les hauteurs de l'esplanade ; je trouvais une raison pour leur adresser la parole, —chose assez facile entre cosmopolites. Ainsi, j'eus l'occasion de connaître ces dames que le hasard me faisait rencontrer près de Paris.

La mère, devenue veuve d'une manière tragique, allait de par le monde, se promenant avec sa fille unique, la belle Emma.

Elle partait avec elle dans peu de jours, pour Rio-Janeiro, où l'appelaient des intérêts pécuniaires importants.

(*) L. Janvier.

Quelques temps après, j'assistais au départ de ces dames que j'avais eu le plaisir de revoir plusieurs fois depuis.

Je me les rappelais encore, ce soir, lorsque je trouvais dans mon courrier une lettre portant le timbre du Brésil.

Elle est signée par la jeune fille et me raconte, en des termes navrants, la mort de madame de S... ; puis elle ajoute : "Je pars dans huit jours pour la France, à bord de *La Plata* ; je veux revoir les pays enchanteurs, visités jadis avec ma pauvre mère... Nous sommes presque de vieux amis... Je compte sur votre présence à mon arrivée à..."

* * *

Cette histoire est bien simple, et cependant elle est aussi étrange.

La destinée fabrique des romans réels qui ont parfois un charme dans la vie, où les roses du bonheur se fanent si vite !

Quel est l'homme qui n'aime pas à raconter de ces énigmes vivantes et subtiles qui laissent toujours en nous des poèmes de souvenirs ?

L'enlacement des choses, dans notre existence remplie des problèmes qui vont clamant ou chantant, les uns des souffrances inouïes, les autres une symphonisation touchant le rêve, cet ensemble de joies et de douleurs fait que l'on aime les petites aventures mystérieuses qui se heurtent à notre vie.

Voilà pourquoi j'ai écrit les lignes qui précèdent, jetées un peu au hasard, pendant que le souvenir et la lettre d'Emma me rappelaient "Un soir" à Venise et "une matinée" à Meudon.

RAOUL BRESSEAU.

Paris, juin 1895.

"ÇA RÉCHAUFFE !"

I



Le jeune ménage était en pleine détresse ; tout manquait ; malgré un froid âpre de février, l'âtre restait vide. Le Mont-de-Piété avait englouti un à un les bijoux, les bibelots, tout, jusqu'au linge ! A cette heure, plus rien à engager, plus rien à vendre.

Les vêtements brossés et entretenus avec un soin méticuleux montraient maintenant la trame, tout luisants sous l'usure ; les chaussures rapiécées menaçaient ruine, et il n'était plus guère possible d'entreprendre de longues courses à travers Paris.

Le mari, un jeune écrivain de talent, achevait une œuvre sur laquelle il comptait fort. Ce serait le salut ! Mais que de jours encore avant de la voir paraître ! Et comment aller jusqu'au bout ? Souvent, il avait des heures d'accablement pendant lesquelles il se reprochait de faire partager sa vie de luttés et de souffrances à la femme qu'il adorait. Combien doux eût été de placer la chère créature dans un cadre digne de sa fine beauté blonde, de l'entourer du luxe qui lui allait si bien !

Et, sa rêverie continuant, il contemplait les murs nus, la pièce à demi-vidée, et il meublait et décorait tout cela avec son goût d'artiste.

—Ici, pensait-il, des statuettes, quelques jolies toiles ; là, des bronzes, des bibelots ; dans ce coin, une vasque japonaise d'où émerge un immense palmier ; dans cet autre, des lilas et des grenadiers en fleurs ; un peu partout, jetées au hasard, des piles de coussins de peluche miroitante, où ma mignonne se reposerait, de moelleuses tentures aux reflets cha-

toyants, des peaux d'ours blanc, des tapis d'Orient sur lesquels glisseraient sans bruit ses petits pieds de fée... Serait-elle assez jolie dans ce milieu si chaud, si doux, si parfumé !... Il y aurait des fleurs, des gerbes de fleurs, des brassées de fleurs ; j'en joncherais le sol, car c'est sa folie.

Puis, interrompant son rêve :

—Et dire que je ne puis même point lui offrir une rose ! Pas le moindre bouquet de violettes ! C'est sa plus grande privation, à la pauvre !

La jeune femme, qui lisait dans le cœur de son mari comme dans un livre ouvert, le voyant pensif, un pli au front, venait doucement près de lui, souriante et toute câline, et, par un baiser, par de tendres paroles, par une gaieté qui ne se démentait jamais un instant, ranimait son énergie et sa vaillance.

Pourtant, l'inquiétude la rongait : chaque matin au réveil la même question angoissante : « Comment manger aujourd'hui ? » se posait impitoyable. Si jusqu'à présent, elle était parvenue, suivant l'expression vulgaire à faire bouillir la marmite à peu près tous les jours, c'était grâce à son habileté de bonne ménagère et en mettant son cerveau à la torture ; mais elle était à bout et se désolait silencieusement de ne pouvoir aider davantage son compagnon ; elle avait de sourdes révoltes d'être femme et de rencontrer par cela même plus de difficultés en toutes choses.

Elle s'était mise cependant, en cachette, à écrire, avait raconté en quelques feuillets une histoire poignante vue de près, et ces pages constituaient un court roman, un récit d'une lecture attachante que, toute tremblante, un soir, elle avait porté à un grand journal parisien ; on lui avait dit ce qu'on dit toujours aux inconnus :

—Nous verrons ; repassez dans quelque temps.

Et elle n'était point retournée dans les bureaux du journal, saisie d'une grosse peur... Pourtant, si elle se décidait à y aller maintenant ?... Qui sait ?...

II

La voilà partie sans mot dire ; elle arrive.

Oh ! la bonne surprise : son œuvre est non seulement acceptée, mais elle a paru déjà !

Et on lui montre le numéro du journal où elle a été publiée.

Quelle joie !

Et la jeune femme revenait vive et joyeuse, serrant dans son manchon son porte-monnaie rempli. Elle se hâtait, légère, pensant à la surprise de son mari, aux quelques jours de paix que leur assurait cette petite somme. On allait tout de suite payer des dettes chez les fournisseurs, acheter des bottines ; le reste viendrait plus tard.

Et puis, devait-on désespérer alors que la Fortune commençait à sourire un peu ?

La soirée était glaciale. Maintenant la jeune femme ralentissait sa marche. La course, l'émotion, les privations des semaines précédentes l'avaient épuisée. Arrivée au Châtelet, elle se dit :

—Après tout, je pourrais bien m'offrir l'omnibus aujourd'hui.

Elle alla prendre un numéro et attendit sur le trottoir où la foule affairée se bousculait ; les lourds véhicules filaient les uns après les autres, complets, laissant furieux les gens pressés qui attendaient en piétinant et maugréant. Des camelots criaient d'une voix rauque les journaux du soir, le discours du ministre, l'incident de la Chambre, les scandales financiers, etc. ; d'autres vendaient le nouveau joujou parisien.

La jeune femme paraissait indifférente à tout, quand elle aperçut un enfant de sept ans

à peine qui balançait tristement un panier où gisaient une douzaine de bouquets de violettes. Son frêle corps grelottait sous des loques informes, ses pieds nus se perdaient dans de hideuses savates ; sa mignonne frimousse bleuie par la bise grimaçait en essayant de sourire. Et, de temps en temps, il posait son panier à terre pour souffler dans ses doigts tremblants ; ses dents s'entrechoquaient, et de sa gorge serrée sortait ce cri déchirant comme un sanglot :

—Voilà la violette qui embaume !... A deux sous la botte !... Fleurissez-vous, mesdames : voilà la violette !

Pauvre petiot ! Personne n'aimait donc la violette qui embaume ? Son panier ne se dégarnissait pas, mais sa voix faiblissait. Reprenant sa marche, il s'approcha de la jeune femme.

—Prenez un bouquet, madame, dit-il ; elles sont bien fraîches, mes violettes !

Dans ses grands yeux d'enfant, il y avait une supplication douloureuse,—oh ! si douloureuse !

Elle le regarda, attendrie.

Puis, elle choisit quelques fleurs qu'elle fit glisser dans son corsage et lui donna trois gros sous.

L'enfant leva la tête avec une expression d'étonnement inoubliable, son regard s'illumina, un éclair de bonheur passa dans ses prunelles bleues, et en faisant sonner les sous dans ses menottes rouges, il partit tout joyeux, en s'écriant :

—Oh ! ça réchauffe !

III

L'omnibus passait ; il y avait des places cette fois...

La jeune femme s'avança.

Mais, tout-à-coup, se ravisant, elle jeta son numéro.

—Une seconde dépense ne serait pas raisonnable, vraiment ! pensait-elle.

Et, s'armant de courage, elle continua sa route ; une heure après, tout essoufflée, elle arrivait chez elle.

Son mari travaillait encore à la lueur incertaine d'une lampe qui agonisait, près du foyer éteint ; il se retourna en l'entendant entrer.

Très tendre, elle accourut vers lui et l'entoura de ses bras.

—Comment ! chérie, s'écria-t-il en la regardant très étonné, il fait un froid de loup, et de tout ton corps se dégage une bonne chaleur, et tes jolies menottes sont brûlantes !...

Alors, radieuse, elle sortit de son corsage les violettes tiédies qui fleurissaient bon, les lui tendit, versa sa bourse sur la table, et ouvrant le journal où son œuvre avait paru :

—Dame ! répondit-elle en riant, une course pareille, ça réchauffe !...

MAGALI.

L'ÉTOILE

L'ayant rejoint furtivement dans le parc elle dit :

—Mon bien-aimé, je veux que durant notre séparation, tous les soirs, à la même heure, nous regardions la même étoile.

Ils choisirent Véga.

Donc, le lendemain, à Paris, quelques minutes avant l'instant désigné, il sortit, orgueilleux de l'acte d'amour qui se préparait.

La foule encombraient les boulevards. Les vitrines ruisselaient de clarté. Les fiacres, les omnibus, les camelots engendraient un grand tumulte. Lui marchait dans la solitude de son rêve.

Dix heures sonnèrent. Ils s'arrêta net, au milieu du trottoir, et s'orienta. Il vit le char de la Grande-Ourse. Il vit l'étoile polaire. Et soudain, entre deux arbres, il reconnut Véga, resplendissante.

Alors il croisa les bras sur sa poitrine, s'affermait sur ses jambes, et ses yeux s'accrochèrent à l'étoile bénie.

Son cœur battait ainsi qu'au premier rendez-vous. Penser que les yeux de l'adorée, à cette minute précise, fixaient le même point d'or, en l'immensité de l'univers ! Extase délicieuse ! O charme de l'amour, pour qui les plus grandes distances n'existent plus !

Un bourgeois passait, flâneur. Cet homme, à la tête levée l'intrigua. Que pouvait-il contempler ainsi ? Il se posta derrière lui et dirigea son regard là-haut.

De l'autre trottoir, un marmiton aperçut les deux hommes en arrêt. A quoi diable s'intéressaient-ils ? Il traversa, et ils furent trois à fixer les étoiles, l'air attentif.

Immédiatement, leur groupe se renforça de deux agents de police, puis de trois femmes, puis de quatre cochers, puis d'une famille entière. Et tous ils examinaient et scrutaient les profondeurs de l'espace.

Quelques secondes suffirent pour que se vidassent les cabarets voisins. Consommateurs, garçons, dames de comptoirs, accoururent, avides de partager le plaisir commun. Le trottoir fut barré.

Le bruit de la chose se répandit aux environs. Les rues voisines déversèrent leur contingent de curieux. Une foule compacte envahit la chaussée. La circulation des voitures fut interrompue.

A onze heures, l'amoureux secoua sa rêverie. Cette cohue le stupéfia. Que faisaient là tous ces individus ? Il s'enquit. On lui fit de vagues réponses où il était question d'une comète et d'un feu de cheminée.

A son tour il chercha, ne trouva rien et partit.

Et toute la nuit, sur le boulevard, stationnèrent des troupeaux de gens, la tête en l'air, la bouche béante, le cou tordu pour mieux voir le phénomène qui se produisait, là-haut, dans le firmament impassible.

CONSEILS AUX BAIGNEURS

Plonger est certainement le meilleur moyen de vous jeter à l'eau, pourvu que vous en connaissiez la profondeur. Il n'y a rien de plus malsain que cette habitude d'entrer dans l'eau jusqu'à la cheville du pied ou à la hauteur du genou. Le soleil vous frappe la tête, tandis que vos pieds et vos jambes sont à l'eau froide dont la température est toujours de 10 à 25 degrés plus basse que celle de l'air.

Vous ne pouvez pas rester longtemps dans ces conditions sans vous faire tort. Les desseins de la nature sont d'avoir la tête rafraîchie et les extrémités réchauffées. Si vous faites le contraire, vous en souffrirez certainement ; et plusieurs d'entre vous se rappellent d'avoir eu des maux de têtes causés par cette habitude. Les médecins vous diront que beaucoup d'attaques de crampes proviennent souvent de la mauvaise habitude de se mettre à l'eau trop lentement. Lorsque le sang ne circule pas librement les crampes s'en suivent. Lorsque l'eau n'est pas assez profonde pour plonger, vous devez vous baisser un peu, vous mouiller la tête et vous jeter à l'eau le plus vite possible. Quelques uns vont peut-être rire, mais laissez les faire, ils en subiront les conséquences. Je me suis baigné pendant vingt ans, et je n'ai jamais eu de crampes, simplement parce que j'ai suivi les conseils donnés plus haut.

HISTOIRE NATURELLE

ANIMAUX INTÉRESSANTS

Le porc-épic est maintenant un animal très rare ; il habite l'Autriche et la Tasmanie. Son museau est long, il n'a point de dents mais son palais est muni de plusieurs rangs de pointes, tandis que sa langue est pourvue de petits excroissances aigües. Le porc-épic a à peu près un pied de long, il est fort, sa nourriture consiste en petits insectes qu'il saisit avec sa langue qui est couverte d'une substance très visqueuse. Ses yeux sont petits et noirs, son dos est couvert d'épines blanches d'environ 1 $\frac{3}{4}$ pouce de long. Lorsque l'animal est attaqué, il hérissé ces pointes sous lesquelles il disparaît complètement.

L'alpaga abonde dans les régions du Pérou ou il subsiste du maigre pâturage que produisent les montagnes stériles de ce pays. Son corps est couvert d'une longue laine brune très douce et aussi fine que celle du cachemire. On tond l'alpaga plusieurs fois l'an, et sa tonte produit à chaque fois de dix à douze livres de laine.



LE PORC-ÉPIC

LE REMORDS



H ! viens donc... si l'on donnait à tous... vraiment...

Malgré nos appels et nos protestations, Jacques Landesse continua de farfouiller dans ses poches, sous la neige qui tourbillonnait, pour donner au mendiant...

Les quatre ou cinq qui, sortant du théâtre avec Jacques, montions souper dans un restaurant de nuit, nous n'é-

tions pas plus que lui des durs et des secs, des yeux clos, des oreilles sourdes au spectacle et à la prière, des sans-le-gîte et des sans-le-sou. Mais le gousset se vide et la main se lasse, à force ! Toute la soirée, nous avions jeté de la monnaie aux mains tendues. On n'en finirait pas, s'il fallait écouter à tous, non ! Ah ! la Misère, innombrable comme une armée toujours en marche, qui émerge de l'ombre ; Spectres blafards, qui rôdent autour des lumières et des fêtes, se hissent aux marchepieds des voitures, s'immobilisent dans l'angle des portes, surgissent à chaque détour de rue, se lamentent, sanglotent, implorant, de partout... On donne ça ou là... en passant, au hasard, quelquefois émus ou de la parole ou du regard qui s'adressent à vous, le plus souvent pour avoir la paix, par habitude, sans discerne-

ment, histoire de tenir sa conscience allègre ; la charité n'est plus qu'un impôt que l'on acquitte, plus élevé les jours de frac et de cravate blanche, comme un droit à l'octroi des villes ! On donne une fois, deux fois, trois fois, et puis... l'on s'arrête ! C'est l'état d'âme où nous étions ! Voyous dégingandés, femmes haillonnières, gamines équivoques, n'en fallait plus ; des ouvriers sans travail, depuis toujours ! des mères, avec un nouveau-né sempiternel à leurs mamelles ! la petite bouquetière vicieuse et chlorotique ! tous, des professionnels ! Trop bête, à la fin, de se laisser exploiter ainsi !

Et nous récriminions donc contre Jacques Landesse, arrêté dans la neige à chercher des sous dans ses poches, et qui n'arriva que cinq minutes après nous tous, les vêtements et les cheveux en frimas !

—C'est un vœu, plaisanta quelqu'un, une pénitence ! S'attendrir à tous les camelots qui débitent la dernière édition des journaux du soir—d'il y a huit jours !

—Une pénitence... oui... murmura Jacques, dont les paupières s'abaissèrent, rapides, comme devant une lumière blessante... Oui c'est plus fort que moi... Je ne peux refuser, comme si ses mains prenaient ma main et l'obligeaient à cela, je ne peux pas ne pas voir, je ne peux pas ne pas entendre tous les fantômes, toutes les voix de misère au milieu desquels je passais jadis assez souvent indifférent et tranquille comme vous... Il n'en va plus de même, depuis cette histoire... Ecoutez...

Une nuit de l'autre hiver, je rentrais, par un temps glacé, heureux du trajet à pied de vingt minutes, de la maison amie d'où je sortais jusqu'à chez moi... Le sol craquait délicieusement sous mes semelles, et j'envoyais au ciel les bouffées parfumées d'un rare cigare... Personne sur l'avenue, qui s'enfonçait à l'horizon, jusqu'aux étoiles, dans une lueur de féerie... J'étais à dix pas de ma porte, lorsque, d'un banc, une forme se lève, qui retombe tout de suite, et quelques sons plaintifs sont proférés... Il n'apparaissait que les yeux de la créature qui était là, enveloppée d'un ulster, la tête couverte par-dessus le chapeau, d'un fichu épais... Mais, oh ! ces yeux, ils me regardaient aigus et droits, brûlants, à me faire mal... J'interrogeais... Que faisait-elle là, à pareille heure, par une telle température ? La femme se leva, détourna la tête, et partit, quelques pas jusqu'à un autre voisin... Ah ! ma foi, tant pis, pensai-je, quel-



ALPAGA

que fille. Je sonnai. Avant de refermer, tout de même, je regardai encre, intrigué... Elle était toujours à la même place, appuyée à l'arbre... Une fois chez moi, décachetées les lettres arrivées en mon absence, allumée une dernière cigarette, les jambes allongées à la cheminée, cela me traversa l'esprit, cette femme sur le banc, par la gelée de décembre... Quelqu'un qu'elle attendait peut-être... Et j'échafaudais des hypothèses... Curieux, avant de me mettre au lit, j'ouvris la fenêtre... Le froid pénétrait dans la peau comme des aiguilles—et, sur le banc argenté de givre qui étincelait à la lueur, la femme était revenue, dans la pose de détresse où je l'avais aperçue, auparavant... Et, comme tout à l'heure, au bruit de la fenêtre qui grinça dans le silence, la femme fut debout, s'écarta de quelques pas après un regard de ses yeux brillants sur mon étage... J'aurais bien voulu savoir !... Mais quoi ! Après tout, je l'avais abordée, si c'était une pauvre, en quête d'un logis pour la nuit, elle aurait parlé... J'avais fait ce que je devais... Et je me couchais... et je dormis comme je savais dormir alors, des huit heures de suite, comme une souche, sans remuer, et comme je n'ai plus dormi, d'ailleurs, depuis cette nuit-là...

Au réveil, mon domestique m'apporta des journaux.

Malgré du feu jusqu'au matin, presque, le gel fleurissait en arabesques sur les vitres...

—Ah ! monsieur, c'est qu'il en fait un froid. Figurez-vous que le crémier d'en dessous en défaisant ses volets, au petit jour, a ramassé une femme morte, sur le banc, devant la maison... Même qu'il y a la marque encore dessus...

En effet, sur la banquette et le dossier, la trace du corps se découpait, tout le reste couvert de givre, comme le sol, les arbres, les toitures...

Je courus à la Morgue. On n'avait point étalé le cadavre encore sur les dalles ; on procédait aux constatations préliminaires, sans guère d'espoir de parvenir à établir l'identité. Les vêtements usés et souillés semblaient des vêtements de voyage, assez élégants ; il n'y avait dans les poches qu'un mouchoir fin, avec une initiale brodée à la main, et un bout de papier chiffonné, sur lequel étaient griffonnées quelques indications de train, de bateau, en anglais... Rien d'autre... Le corps était celui d'une toute jeune femme, bien formé, charmant et délicat... Mais les pieds, meurtris, horriblement se gonflaient, en plaies violacées. Quant au visage, déformé par le froid, il n'y restait d'intacts, entre les chairs des joues boursoufflées—tels qu'ils m'avaient fixé quelques heures plus tôt—que ces deux yeux à présent ternis, mais larges ouverts, hallucinants...

Longtemps, je demeurai penché devant l'énigme, le mystère de cette existence, de cette épave d'existence que le flot de la destinée avait roulée ainsi jusqu'à ma porte... Je revins tout le temps qu'elle demeura exposée... Personne ne la reconnut...

Cela fait des mois, et mon sommeil de jadis, mes sommes massifs que n'eût point ébranlés un tremblement de terre, mon sommeil désormais est hanté de cauchemars... Il y a des nuits où je me lève, réveillé soudain par quelques sons plaintifs... Machinal, je cours vers la fenêtre... et de l'autre côté de l'épaisseur des rideaux, des vitres, des volets, j'aperçois, brûlants, dardés sur moi, comme deux flammes inexorables, les regards de l'inconnue ; ou bien, c'est le banc désert, blanc de givre, avec l'ombre d'un corps de femme qui s'y découpe, sous le bec de gaz à lueur jaune de cierge, sous la passementerie grèle des platanes que le vent agite comme des franges funèbres...

C'est une obsession contre laquelle je n'arrive point à lutter, un remords violent, qui me traque sans repos... Ah ! ma belle humeur de bonne digestion, le parfum de mon cigare, la tiédeur de ma chambre, tandis que, dehors, se roidissait dans la mort la malheureuse que les boutiquiers découvriraient quelques heures ensuite... Je me suis raisonné, n'est-ce pas ? Je me suis forgé mille excuses ; je ne me trouve nullement coupable, c'est évident... Mais je ne puis faire que ces yeux de la morte n'aient pris possession de moi, sans possibilité d'exorcisme, jusqu'à présent... Dès que je passe sans donner, deux yeux sont là qui m'épient, brillants et durs, qui ne s'éteignent que lorsque j'ai jeté mon aumône.

Voilà l'histoire. Ça vous paraîtra peut-être bizarre, idiot, tout ce que vous voudrez. Mais c'est comme ça.

J. AJALBERT.

SENTENCE DE JÉSUS-CHRIST

L'autre jour, en feuilletant de vieux papiers de famille, je trouvai un document très rare et très curieux, qui, j'en suis persuadé, fera plaisir aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ; c'est pourquoi je me fais un devoir de le faire connaître.

Je veux parler d'une copie de la sentence de Jésus-Christ. Voici, d'ailleurs, le document copié, sans en rien changer, et avec la plus scrupuleuse exactitude

* * *

Sentence rendue par Ponce-Pilate, gouverneur de la basse Galilée, portant que Jésus de Nazareth subira le supplice de la croix

L'an dix-sept de l'empire de Tibère-César, et le vingt-cinquième jour du mois de mars, en la cité sainte de Jérusalem, Anne et Caïphe étant prêtres et sacrificateurs du peuple de Dieu ;

Ponce-Pilate, gouverneur de la basse-Galilée, et assis sur le siège présidial du prétoire.

Condamne Jésus de Nazareth à mourir sur une croix entre deux larrons, les grands et notoires témoignages du peuple disant :

- 1o Jésus est séducteur ;
- 2o Il est séditieux ;
- 3o Il est ennemi de la loi ;
- 4o Il se dit faussement fils de Dieu ;
- 5o Il se dit faussement roi d'Israël ;
- 6o Il est entré dans le temple suivi d'une multitude portant des palmes à la main.

Ordonne au premier centurion Quirilus Cornelius de le conduire au lieu du supplice.

Défend à toutes personnes, pauvres ou riches, d'empêcher la mort de Jésus.

* * *

Les témoins qui ont signé la sentence contre Jésus sont :

- 1o Daniel Robani, pharisien ;
 - 2o Joannas Zorobatel ;
 - 3o Raphaël Robani ;
 - 4o Capet, homme public.
- Jésus sortira de la ville de Jérusalem par la porte Struénée.

Cette sentence est gravée sur une lame d'airain ; sur le côté sont écrits ces mots :

Parcille lame est envoyée à chaque tribu.

Elle a été trouvée dans un vase antique de marbre blanc, en faisant des fouilles en la ville d'Aquila, au royaume de Naples, en 1280, et a été découverte par le commissaire des arts, à la suite des armées françaises.

Lors de l'expédition de Naples, elle était dans la sacristie des Chartreux, près de Naples, renfermée dans une boîte de bois d'ébène. Le vase est dans la chapelle de Caserte.

La traduction, qu'on vient de lire, a été faite par les membres de la commission des

arts. L'original est en hébreu. Moi-même je ne possède qu'une copie en texte hébreu avec traduction à côté.

Les Chartreux, par leurs prières, obtinrent que cette lame ne leur fut pas enlevée ; on leur tint compte ainsi des grands sacrifices qu'ils avaient faits pour l'armée.

M. Denon avait fait faire une lame du même modèle que l'original, sur laquelle il avait fait graver cette sentence, A la vente de son cabinet, lord Howard l'acheta 2,890 fr

Paul Calmet.

Armissan (France), 1895.

L'ÉTÉ

L'Été nous apparaît sous sa robe plus belle.

Il a tout ranimé par son puissant soleil ;
L'abeille a butiné sur la rose nouvelle ;
Le bois s'est revêtu de son manteau vermeil ;
Les prés sont reverdis et les fleurs sont écloses.
Les bosquets qu'un zéphir caresse mollement.
Abritent, en secret, Cupidon, sous les roses.
Et si, par un beau soir, l'on va, tout doucement,
Epier les jardins, soupçonnant leurs mystères,
On voit, sous le ciel pur, rêver plus d'un amant...
Conduisant leurs agneaux, cheminent les bergères
Vers les vallons en fleurs. Sous les grands blés jauniss
La caille fait voler sa famille nouvelle,
Et les petits oiseaux sortent déjà des nids.

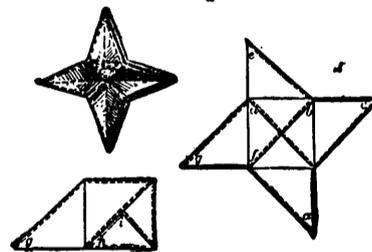
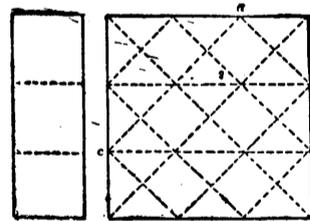
L'Été nous apparaît sous sa robe plus belle.

LOUVIGNY.

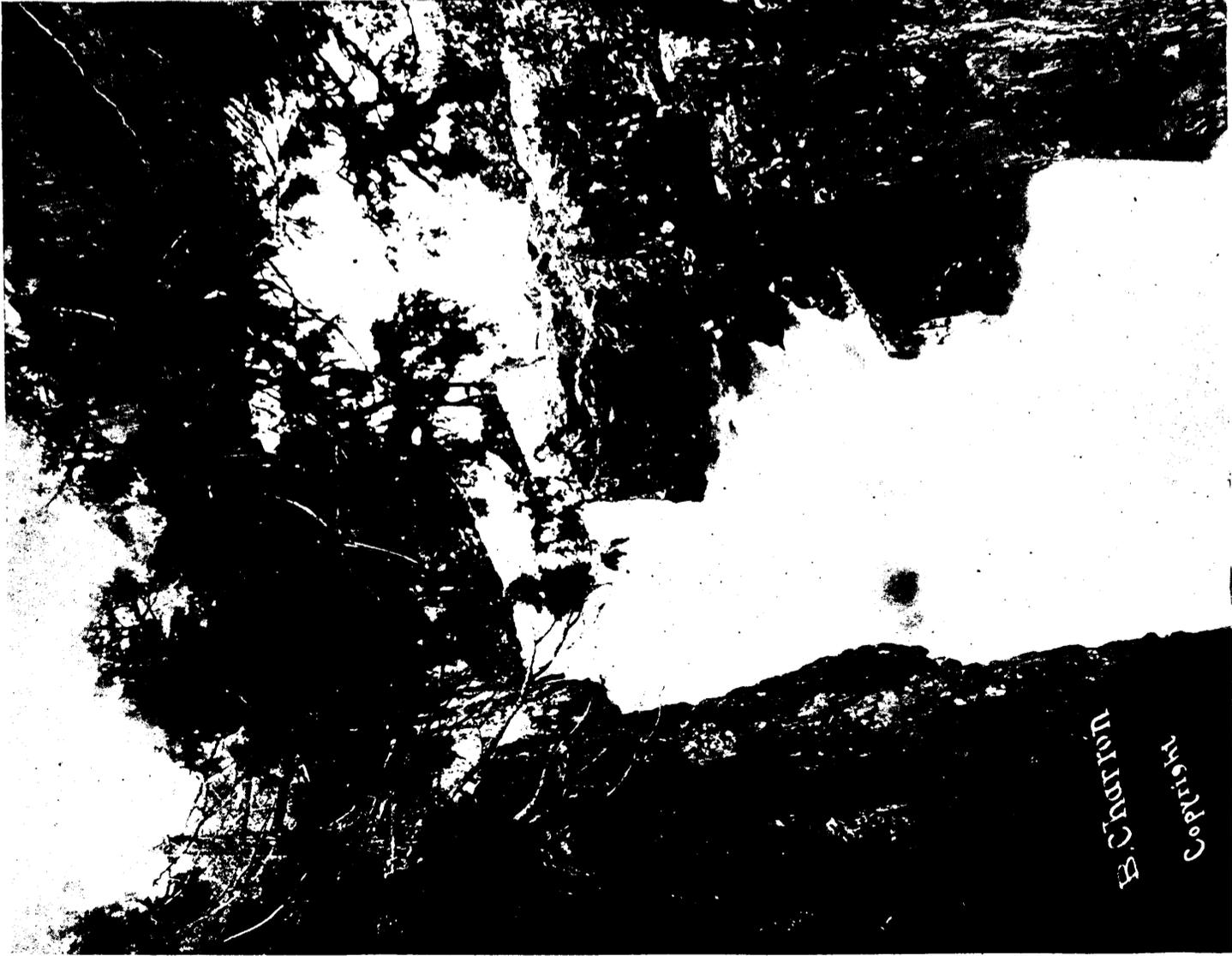
Montréal, juin 1895.

LEÇONS DE CHOSES

La bourse.—La fabrication des bourses en papier exige de l'attention et de l'habileté. Coupez en carré un morceau de papier, pliez-le en trois parties bien égales, pour avoir la fig. 1, puis en trois autres parties égales, comme sur les lignes ponctuées de notre figure. Vous obtenez ainsi un petit carré; vous le pincez aux quatre coins, pour faire rentrer les côtés et lui donner la forme d'une étoile (fig. 3). Ouvrez-le, alors, entièrement comme il était au début, sans le presser, afin de laisser bien apparents les plis qui ont été formés pendant l'opération précédente et qui paraîtront comme



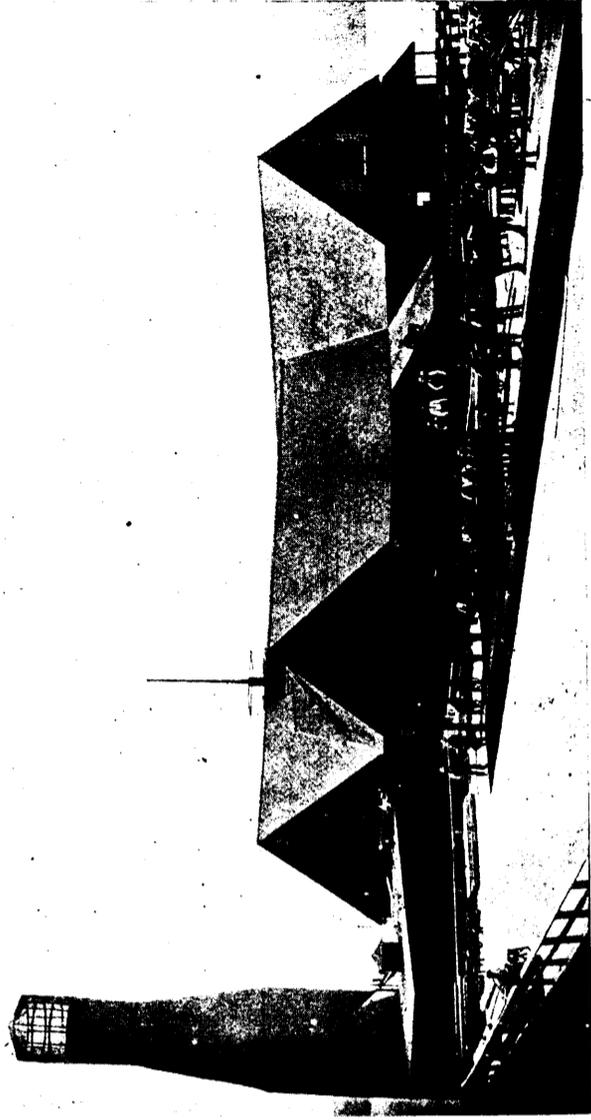
sur la fig. 2. Saisissez entre le pouce et les doigts d'une main les deux points *a* et *b* ; entre le pouce et les doigts de l'autre main *c* et *d*. Tordez doucement le papier pour que les quatre coins, en se doublant et en se rabattant chacun sur un côté, dans la même direction, produisent la fig. 4. Amenez la pointe *a* sur la pointe *b*, *c* sur *d*, et *e* sur *f*, vous aurez la fig. 5. Insérez la pointe *g* de cette figure dans une ouverture que vous trouvez entre les points *h* et *i* ; vous avez terminé une bourse dont la fabrication ne portera pas tort au commerce des porte-monnaie.



MATTAWA ONT.)- CHUTE NATCHI, SUR LA RIVIÈRE MONTREAL



LAC MÉGANTIC—LA DESCENTE DES BILLOTS



LAC MÉGANTIC—LE MOULIN A SCIE DE LA COMPAGNIE DUDLEY—Photos. F. N. Vachon

E. CHARTON
Copyright



M. L'ABBÉ FRANÇOIS-HONORE BÉLANGER
Curé de Saint-Roch de Québec, décédé



M. LABBE IGNACE-IRÉNÉE-ADOLPHE LEGARE
Ancien curé de Notre-Dame de Beauport, décédé



ARC DE TRIOMPHE ENTRE LES RUES MARIANNE ET RACHEL (SUR LA RUE CADIEUX)

LA FÊTE SAINT-JEAN-BAPTISTE AU VILLAGE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL—Photo Laprés & Lavergne

POUR LES DAMES



No 1. CAPOTE AVEC NOUD DE DENTELLE

2. CHAPEAU ROND

3. CHAPEAU A BORD CAMBRÉ

COUTUMES ORIENTALES

LOCOMOTION ET TRANSPORT EN ASIE

Comme moyen de locomotion et de transport, la voiture moderne, le char antique, ni la brouette primitive, n'ont jamais reçu un accueil très favorable des populations d'Asie occidentale. Non pas, certes, que l'usage de ces divers véhicules soit ignoré en ce pays : bien avant que la première roue de charette roulât sur une route d'Europe, les Chaldéens et les Assyriens se faisaient traîner sur des chars extraordinaires comme le révèlent les bas reliefs de Ninive et de Babylone ; et, de nos jours, même, le long des boulevards de Bagdad et de Damas, les Arabes ébahis s'extasiaient devant les victorias et les landaus des levantins fastueux qui se veulent donner des airs civilisés en accueillant les façons d'Europe. Seulement, eux, les natifs, ils ne se sentent aucun goût pour ces modes de véhicules. A vrai dire, il y a bien quelques empêchements sérieux à la vulgarisation de la voiture en pays turc : d'abord, l'étroitesse des rues sans trottoirs, ne laissant pas passage à deux voitures allant en sens verse, ce qui ne manquerait pas de provoquer quotidiennement l'écrasement d'un certain nombre de piétons, sans compter des rixes à tous les carrefours avec les automédones si irritables en tout pays ; d'autre part, le manque de routes carrossables dans les campagnes ; enfin, l'entretien et les réparations que nécessite l'emploi de la voiture, constituent, peut-être, la véritable raison qui s'oppose à son adoption ; songez que lorsque l'Arabe voit sa maison se lézarder, il n'imagine pas de la recrépir, il la laisse s'effondrer. On verrait des ruines de voitures devant toutes les portes.

De sorte, que dans une grande partie de l'Asie intérieure, on en est resté aux bons usages des âges bibliques : le cheval, le dromadaire, quelquefois le mulet, servent de montures pour le voyageur ; et le chameau, l'âne, le mulet, pour le transport des marchandises. Cet arrangement n'est pas absolu, et quand le cheval et le dromadaire sont devenus impropres à la selle, on n'hésite pas à leur mettre le bât et à les charger comme de simples baudets. Les gens du désert, les nomades ont plus de scrupule ; dans certaines tribus on soigne avec vénération ces vieux serviteurs lorsqu'ils sont impotents ; dans d'autres, on les tue subitement d'un seul coup de masse d'armes pour leur éviter les souffrances d'une vieillesse infirme. Cette affection du Bédouin pour le

cheval, le dromadaire, le chameau, s'explique aisément si l'on songe que, sans ces inséparables compagnons, sa vie serait lamentable sinon impossible dans ses domaines de sables. Sur le cheval arabe, il faudrait écrire tout un livre si l'on voulait raconter ses qualités ; qui ignore que la plus belle race chevaline est élevée dans les haras du Nedjed, au centre de l'Arabie.

Quand au chameau et au dromadaire, leur prestige est moins grand mais leur importance est peut-être supérieure : l'éloge, d'ailleurs, de ces étonnants quadrupèdes n'est plus à faire. Ils remplissent les provinces et les cités de presque toute l'Asie et l'Afrique. Ce sont les vaisseaux du désert, les chameaux à deux bosses, ces animaux aux proportions difformes qui traversent à la file indienne, infatigablement, les saharas ; et, cette autre espèce, à une seule bosse, c'est le dromadaire coureur dont la vitesse et l'endurance sont sans

égales. Transport et locomotion—à eux seuls, le chameau et le dromadaire, ces deux variétés d'une même espèce, résument cela en pays orientaux.

H. M.

NOUVELLES A LA MAIN

—Mon Dieu ! Que je suis sot !
—C'est bien vrai.
—Monsieur, vous êtes un impertinent.
—Pourquoi l'avouer vous-même, alors ?
—C'est que je le disais sans le penser.
—C'est que je le pensais sans le dire.

* *

Au tribunal :
—Ainsi, vous n'avez pas huit ans, et vous avouez être l'auteur de ce vol ?
—Oui, monsieur le président...
—Savez-vous que vous commencez un peu tôt...
—Papa est malade, monsieur, alors je le remplace !...

* *

Appelé au chevet d'un moribond, un brave curé prodigue ses consolations d'usage :

—Allons, mon ami, du courage, lui dit-il ; la mort n'est pas si terrible... Songez que là-haut vous allez retrouver les vôtres...
—C'est bien ce qui m'effraye, reprend le mourant, car je suis certain que la première tête que je verrai sera celle de ma belle-mère !...

* *

Le docteur X... passe pour tuer sa clientèle avec sérénité.

—Moi, déclarait-il l'autre soir, je ne veux que des clients du meilleur monde.

—A quoi bon ! docteur, lui dit quelqu'un, puisque c'est pour les envoyer dans l'autre !

* *

En correctionnelle.

Un mari est accusé d'avoir roué de coups sa femme. Celle-ci, toute tremblante, dépose.

Le juge.—Sous quel prétexte votre mari vous frappait-il !

Le témoin.—Ce n'était pas sous un prétexte, monsieur le juge, c'était sous le petit hangar qui est au fond de la cour.

* *

Pour lire en villégiature, il n'y a rien de plus agréable que l'*Ami des Salons*, de Mlle Nitouche. On y trouve un peu de tout, et surtout de l'attrayant et de l'amusant. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.

NOS GRAVURES

LE LAC MÉGANTIC

L'industrie fait de rapides progrès sur les bords de ce lac Mégantic encore peu connus, il y a quelques années. Le commerce du bois y a pris une extension considérable qui préseigne un brillant avenir pour ce jeune pays.

LA CHUTE NATCH

Qu'y-a-t-il de plus beau que ces chutes superbes qu'on rencontre si fréquemment au Canada, et qui font de notre pays un des plus pittoresques de la terre ? Leur nombre est incalculable et chacune d'elle à sa beauté particulière : prodigieuse variété des œuvres de la nature multipliant les merveilles à l'infini sans jamais se lasser, sans jamais se répéter.

LA FÊTE DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La fête de la Saint-Jean-Baptiste a été célébrée à Montréal avec un grand éclat, et sur plusieurs points de la ville le zèle des citoyens avait élevé plusieurs arcs de triomphe remarquables par la richesse de leur décoration et la somme de travail qu'ils ont coûté. Tels les arcs édifés à Saint-Jean-Baptiste, au coin des rues Mont-Royal et Marianne, et entre cette dernière et la rue Rachel, vis-à-vis le n° 986, de la rue Cadieux. Ce dernier surtout était très réussi et était l'œuvre des employés du département de l'eau. On ne saurait trop féliciter ceux qui se dévouent ainsi, sans épargner leur argent ni leurs peines pour décorer ainsi nos grandes rues pendant la fête nationale.

Ils donnent ainsi une preuve éclatante du profond sentiment patriotique qui anime nos populations canadiennes-françaises.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Ce n'était point sans s'être heurté contre des volontés inexorables, contre des entêtements farouches, qu'il avait réussi à établir des services où les blessés français, traités comme les blessés allemands, recevaient les mêmes soins et se voyaient entourés des mêmes sollicitudes.

Il éloignait avec indignation ceux qui dans un blessé français s'obstinaient à ne voir qu'un ennemi.

Ce fut surtout aux environs de Paris qu'il eut à lutter contre le mauvais vouloir des généraux chez qui l'énervernement causé par la longueur du siège déculpait la brutalité tudesque.

Blasius Wolff, après avoir triomphé de ces mauvais vouloirs, avait fait établir les services d'ambulance avec un soin tout particulier.

Il s'occupait de tout, voyait tout de ses propres yeux, et comme sous son enveloppe massive battait un cœur vraiment humain, il avait déjà sauvé bon nombre des nôtres tombés en combattant et qui sans lui seraient morts.

Après la signature du traité de paix, lorsque l'armée allemande évacua Versailles, ne conservant de garnison que dans nos forts, le médecin en chef remit aux mains des chirurgiens français les services des hôpitaux et des ambulances où s'entassaient cavaliers, fantassins, mobiles et gardes nationaux, mêlés aux blessés allemands, dont l'état n'avait pas permis de leur faire suivre le mouvement d'évacuation.

Le gouvernement français prenait l'engagement de les rapatrier plus tard quand ils seraient guéris.

Les blessés, quelsqu'ils fussent, n'avaient qu'à se louer des soins qui venaient de leur être prodigués, et ils le criaient à qui voulait l'entendre.

Lorsque éclata l'abominable insurrection du 18 mars, hôpitaux et ambulances se trouvaient un peu dégarnis déjà. Mais les lits vides furent bientôt remplis par les soldats des troupes régulières que les balles communardes venaient de frapper.

Le nombre augmenta chaque jour.

Les combats du Mont-Valérien, les escarmouches continuelles avec les fédérés, renouvelèrent l'encombrement qui existait à la fin de la guerre.

Versailles présentait alors un aspect tout particulier et inoubliable.

Les honnêtes gens qui avaient pu fuir Paris pour échapper aux persécutions et aux exactions de la Commune étaient venus chercher un asile, soit dans la ville même, soit aux environs.

Beaucoup de femmes d'officiers avec leurs enfants étaient aussi accourues des quatre coins de la France pour rejoindre leurs maris, heureuses de les embrasser après six mois d'une séparation pleine d'angoisses.

Dans chaque quartier s'étaient formées des sociétés charitables de dames, auxquelles se joignaient les prêtres émigrés de Paris, et dont le but était d'apporter des douceurs et de prodiguer des consolations à nos soldats blessés.

Chaque jour, ces sociétés rendaient visite aux malades placés dans les hôpitaux et dans les ambulances, les mains remplies de friandises, de bonnes paroles aux lèvres et du dévouement plein le cœur.

Dès que la présence de l'abbé Raoul d'Areynes fut connue à Versailles, un soupir de soulagement, accompagné d'une exclamation joyeuse s'échappa de la poitrine et de la gorge de tous les gens qui le connaissaient.

On le croyait prisonnier de la Commune et jeté à la Roquette avec les autres otages.

Le vicaire de Saint-Ambroise, prédicateur fort apprécié à Saint-Sulpice, était une personnalité en vue, à laquelle la haute société parisienne rendait justice aussi bien que les pauvres gens du quartier Popincourt.

On admirait son caractère ferme et droit et la largeur de son esprit.

On le savait sans cesse debout, toujours sur la brèche, prêt à combattre lorsqu'il s'agissait de soulager des cœurs et de conquérir des âmes.

On voyait en lui la véritable et admirable incarnation du prêtre, lorsque le prêtre est un apôtre.

On s'empressa autour de lui.

On le consulta, et ses conseils simplement donnés firent loi.

Il réunit en un seul faisceau les armes éparses de la charité, et il fut le fondateur de cette Société qui, quelques années plus tard, devait prendre ce titre si beau :

ASSOCIATION DES DAMES FRANÇAISES

Pour secourir les blessés en temps de guerre

XXXI

Nos braves petits soldats du Tonkin, du Dahomey et enfin de toutes nos possessions coloniales, savent comment ont tenu parole celles qui avaient promis de consacrer leur dévouement à cette œuvre grandiose.

L'abbé d'Areynes fut nommé Directeur de cette association.

Ce fut chez lui que se centralisèrent les dons en argent et en nature, et il reçut mission de les distribuer.

On savait que le vicaire de Saint-Ambroise était riche, mais que sa fortune appartenait bien plus aux pauvres qu'à lui-même.

Ce brevet d'infatigable charité lui avait attiré toutes les sympathies, tous les respects, toutes les confiances.

Parmi les membres adhérents de la Société de secours se trouvait le comte Edmond de Kernoël, capitaine de vaisseau en activité de service, qui avait fait toute la campagne d'Orient de la façon la plus brillante, sa femme, Rolande de Kernoël, et son fils Lucien, un enfant de dix ans.

Raoul d'Areynes s'était senti attiré vers cette famille dont le chef lui semblait la vivante incarnation de la bravoure et de la loyauté.

Le capitaine avait trente-cinq ans.

Sa femme allait en avoir trente.

Un matin, revenant des avant-postes où quelques jours auparavant il avait eu un de ses marins — son ordonnance — grièvement blessé, M. de Kernoël manifesta le désir d'aller à l'hôpital prendre des nouvelles d'Yves Kerdrac.

Ainsi s'appelait le marin blessé.

Rolande et Lucien devaient l'y accompagner.

Kerdrac était du même pays que le comte de Kernoël.

Ploërmel, ce charmant village de la côte bretonne dont un opéra-comique a rendu le nom célèbre, les avaient vus naître tous les deux dans la même année, dans le même mois, le même jour, presque à la même heure.

Le comte aimait Kerdrac, fils de l'un des serviteurs de son père, et Kerdrac le rendait bien, professant pour lui un culte absolu et un dévouement sans bornes.

Lorsque Edmond de Kernoël avait été nommé enseigne de vaisseau, Yves s'était engagé dans la marine afin de pouvoir le suivre partout, et depuis lors il ne l'avait jamais quitté.

Ce fut dans l'après-midi, à l'heure réglementaire des visites, que la famille de Kernoël se rendit à l'hôpital.

Yves Kerdrac occupait le lit numéro 9 de la salle Saint-Jean.

A côté de lui, dans le lit numéro 10, se trouvait un pauvre diable de garde national amputé d'une jambe depuis longtemps déjà, et dont l'état ne laissait pas que d'inquiéter le chirurgien chargé du service de cette salle.

L'amputation avait eu lieu le lendemain de la bataille de Montretout, dans une ambulance allemande.

Un foyer purulent s'étant ouvert dans la blessure faisait craindre des complications qui vraisemblablement amèneraient la mort.

Le matin, à la visite, le docteur s'était dit :

— C'est la gangrène... ! L'homme est perdu...

Le blessé souffrait le martyre.

Une fièvre ardente brûlait son sang.

— Le camarade *passera bientôt la mer noire* ! murmurait Yves Kerdrac dans son idiome pittoresque de matelot breton, il ferait bien de faire signer sa feuille d'embarquement par un prêtre...

Le marin, lui, avait reçu une balle dans le pied gauche.

Le projectile s'était logé dans les chairs, au beau milieu d'un réseau de tendons et de muscles, et l'extraction en avait été très douloureuse.

Ayant refusé de se laisser endormir par l'emploi d'un anesthésique, il avait, pendant l'opération, *gêulé comme une baleine*.

Telle était l'expression originale dont il se servait lorsqu'il parlait du moment où le *charcutier* lui farfouillait son *porte-godillot* avec ses *pincettes* en argent.

Mais l'opération, faite d'une main habile et expérimentée, avait complètement réussi.

Dans quelques semaines Yves Kerdrac serait sur pied, seulement il resterait boiteux jusqu'à son dernier jour.

Edmond de Kernoël, sa femme et son fils se rencontrèrent à la porte de l'hôpital avec l'abbé d'Areynes.

Celui-ci serra la main du capitaine de vaisseau, salua Rolande et embrassa Lucien.

Le jeune garçon s'était pris d'une très vive affection pour le prêtre dès le premier jour où il l'avait vu.

Tous quatre pénétrèrent dans la salle Saint-Jean.

L'abbé d'Areynes prit la file des lits du côté droit, s'arrêtant au chevet de chaque blessé.

Le comte, sa femme et son fils, le laissant en arrière, se dirigèrent du côté du lit où reposait Kerdrac.

Le visage du matelot s'était épanoui et ses yeux brillaient de joie en voyant venir à lui son supérieur si bien accompagné.

—Trois créatures du bon Dieu ! balbutiait-il.

Lucien embrassa Kerdrac qui l'avait si souvent fait sauter sur ses genoux.

Edmond de Kernoël serra avec effusion la main du brave marin, et Rollande lui remit des oranges, un paquet de tabac et quelques pièces d'argent.

—Vous me gêtez, ma capitaine ! s'écria Kerdrac en glissant sous son traversin les cadeaux qu'il venait de recevoir. Grâce à vous je puis toujours me loger un *biscatien* dans la margoulette.

Rolande ne put s'empêcher de sourire.

—Un *biscatien* ! répéta Lucien en riant. Ta chique, hein ? . . .

Kerdrac répondit :

—Dam ! . . . Ici c'est comme à bord . . . Défense de *griller son culot*, à moins qu'on ne prenne du large dans les cours, mais comme j'ai la patte gauche hors de service, faut rester cloué sur son hamac.

—Souffres-tu ? demanda le comte au matelot.

—Pas trop . . .

—Enfin, tu souffres ?

—Un peu . . . Mais j'en ai vu bien d'autres . . . La souffrance que j'éprouve, mon capitaine, ce n'est pas dans le pied . . .

—Où est-ce donc, alors ?

—C'est là . . .

Et Kerdrac posa son index sur son front.

—Vas-tu pas te tracasser la cervelle, fit Kernoël, et sans motifs !

—Sans motifs ! répliqua le matelot, ah ! mille millions de boulets de canon ! on voit bien, mon capitaine, que vous ne savez pas ce que m'a dit ce failli chien de chirurgien-major !

—Que t'a-t-il dit ?

—Que je sortirai d'ici guéri, mais que ma guibolle gauche ne serait plus jamais d'accord avec sa camarade, histoire de marcher droit, et que je m'en irais boitant à perpétuité, comme les béquillards de chez nous ! Or, du moment que les *quilles* ne sont plus d'aplomb, va te faire fiche le navire ! Plus de service ! Mis au rancart ! Rasé comme un vieux ponton, et plaqué aux invalides !

La voix de Kerdrac devenait tremblante.

Ses yeux se remplissaient de larmes.

Il poursuivit, en baissant la tête :

—Et je serai obligé . . . obligé de vous quitter . . . vous . . . mon capitaine.

Il tendit la main, en pleurant, à M. de Kernoël.

Celui-ci la saisit.

—Allons, voyons, mon brave Yves, lui dit-il avec une brusquerie pleine d'attendrissement, est-ce que ta pauvre tête déménage ? Est-ce que les invalides sont faits pour toi ? Si tu ne peux plus naviguer tu reviendras terrien . . . à la maison, s'entend. Et tu auras encore assez d'allure pour servir ma femme et mon fils ! . . .

—Oui . . . Je sais bien . . . begaya le matelot au milieu des sanglots qui l'étouffaient, je sais bien . . . Mais la terre ce n'est pas la mer . . . et puis vous ne serez pas là, vous, mon capitaine . . .

Un accès de rage s'empara de lui.

—Ah ! chiens de gueusards de communards ! poursuivit-il en grinçant des dents. Quand on pense que c'est cette fripouille-là qui est cause de ce qui m'arrive ! . . . Quand on pense que j'ai essuyé vingt fois le feu des Prussiens, des étrangers, de l'ennemi, sans écopier d'une égratignure, et que c'est une balle française qui, d'un crâne

matelot que j'étais, fait de moi un terrien boiteux !

Ah ! si je les tenais, ces canailles ! si je les tenais !

Et Kerdrac compléta sa pensée par un geste d'écrasement.

Le comte de Kernoël allait chercher à consoler encore son pauvre mathurin, lorsque ses yeux furent attirés soudain par les mouvements

que venait de faire le blessé dont le lit était voisin de celui de Kerdrac.

Ce blessé—le numéro 10—se soulevant péniblement à l'aide de ses coudes, de ses mains, était parvenu à se mettre sur son séant.

Le visage empourpré par la fièvre, de grosses gouttes de sueur ruisselant sur ses tempes, il attachait son regard, avec une fixité étrange, sur un des points de l'autre côté de la salle, et ses lèvres balbutiaient des mots inintelligibles.

Mme de Kernoël s'approcha vivement du chevet du blessé.

—Que désirez-vous, mon ami ? lui demanda-t-elle avec une évangélique charité. Puis-je quelque chose pour vous ?

L'homme eut la force de mouvoir l'un de ses bras, il l'étendit, désigna le jeune prêtre qui, en ce moment, quittait le lit d'un malade, et il murmura distinctement ces mots :

—Un prêtre . . . un prêtre . . .

Rolande de Kernoël reprit :

—Vous désirez parler à M. l'abbé d'Areynes ?

En entendant ce nom, le blessé tressaillit violemment.

—L'abbé d'Areynes ! répéta-t-il, c'est l'abbé d'Areynes !

Ses traits avaient soudain changé d'expression.

Une immense joie se peignait sur son visage si douloureux un instant auparavant.

—C'est bien à M. l'abbé d'Areynes que vous voulez parler ? dit pour la seconde fois la jeune femme.

—Oui . . . oui . . . à lui . . .

Rolande fit signe à son fils qui avait tout entendu.

Lucien comprit et se dirigea, presque en courant, vers le vicaire de Saint-Ambroise.

—Monsieur l'abbé, lui dit-il en lui prenant la main, c'est maman qui m'envoie. Il y a là-bas un pauvre blessé, bien malade, qui désirerait vous voir.

—Où est ce blessé, mon enfant ?

—C'est celui à qui maman parle ?

L'abbé traversa la salle d'un pas rapide et s'approcha du lit du moribond.

—Vous ! . . . C'est vous, monsieur l'abbé, balbutia celui-ci d'une voix lente et brisée, Dieu est bon . . . Dieu est juste ! Ah ! que je suis heureux !

Et il retomba sur ses oreillers en sanglotant.

Raoul d'Areynes prit un siège et s'assit à son chevet.

Discrètement le comte de Kernoël, Rolande et Lucien quittèrent le lit de Kerdrac et s'éloignèrent de quelques pas.

Le vicaire de Saint-Ambroise avait pris une des mains brûlantes du blessé et la serrait affectueusement dans les siennes.

L'homme tourna vers lui ses yeux mouillés de larmes, et il répéta :

—Vous ! . . . C'est vous ! . . . Ah ! oui, Dieu est bon ! . . .

—Vous me connaissez, mon ami ? demanda doucement Raoul.

—Oui . . . oui . . . Je vous connais . . . Vous êtes premier vicaire à l'église Saint-Ambroise, à Paris, n'est-ce pas ?

—En effet . . .

—Eh bien, il y a un an, c'est vous qui m'avez marié avec ma chère Jeanne, dans votre église, à la chapelle de la Vierge . . .

—Votre nom, mon ami ?

—Paul Rivat.

Raoul avait au plus haut point la mémoire non seulement des choses mais des noms.

Il se souvint.

—Paul Rivat . . . répéta-t-il, oui, je me rappelle parfaitement avoir célébré votre mariage. Mais comment vous trouvez-vous ici, mon pauvre et cher enfant ?

—Pendant le siège je faisais partie de la garde nationale . . . des bataillons de marche . . .

—C'était votre devoir de bon Français . . .

—Ce devoir, je l'ai accompli jusqu'au bout . . . j'ai été blessé à la bataille de Montretout . . .

—Je comprends, maintenant.

—Ce sont les chirurgiens de l'armée allemande qui m'ont amené ici . . . ici, d'où je ne sortirai que pour aller au cimetière, je le sens bien . . . ajouta Paul la poitrine oppressée, la gorge pleine de sanglots.

Raoul fut pris d'une pitié profonde pour ce désespéré, et ému jusqu'aux larmes par cette douleur immense.

—Tout espoir n'est certainement pas perdu, mon pauvre enfant, fit-il.

Paul Rivat secoua la tête en balbutiant :

—Ah ! c'est fini, monsieur l'abbé . . . c'est bien fini . . . je le sens, j'en suis sûr . . . je n'ai pas peur de la mort . . . je crois en Dieu ! Mais c'est ma femme . . . ma pauvre femme . . . ma chère Jeanne bien-aimée . . .

—Ne l'avez-vous pas vue ici ? demanda l'abbé.

—Non, je ne l'ai pas vue . . . Est-ce que c'est possible de la voir ?

—Vous lui avez écrit, cependant ?

—Oui, mais ces brigands de Prussiens ne laissaient pas passer les lettres. . . .

—Depuis la signature de l'armistice cette rigueur a dû cesser.

—J'ai écrit encore. . . . Jeanne n'est pas venue. . . . Est-ce qu'elle serait morte ? Oh ! monsieur l'abbé, il faut me rassurer, essayer de me donner un peu de joie ? Je vous en prie, je vous en conjure, écrivez pour moi à Jeanne. . . . Vos lettres, à vous, ne sembleront pas suspectes. . . . Elles passeront. . . . Il faut que ma femme vienne ! Que je la revoie avant de mourir. . . . que je puisse l'embrasser une dernière fois. . . . Oh ! mon Dieu, une dernière fois. . . .

De grosses larmes roulaient une à une sur les joues creuses du moribond.

—Ferez-vous cela, monsieur l'abbé ? . . . Me donnerez-vous cette suprême joie ? poursuivit-il d'une voix suppliante.

XXXII

Raoul d'Areynes répondit tristement :

—Je ferais avec bonheur ce que vous me demandez, mon pauvre enfant, par malheur c'est impossible. . . .

—Pourquoi ?

—Paris, en ce moment, est fermé plus que jamais à toute correspondance venant du dehors. . . .

—Ah ! oui. . . . toujours la guerre civile, pire que l'autre ! murmura Paul Rivat.

—Toujours, hélas ! . . .

—Mais alors, si je meurs, je ne la reverrai pas. . . .

L'abbé d'Areynes ne put répondre.

Il ne trouvait aucune parole à dire pour consoler cette âme inconsolable, pour panser cette blessure cuisante et incurable.

Rivat, pris tout à coup d'une violente crise de désespoir, poursuivit :

—Jeanne ne viendra pas et je partirai seul. . . . tout seul. . . . abandonné. . . . Et la mort me prendra sans que la chère créature sache seulement où mon corps reposera. . . . sans que quelqu'un lui désigne la place où elle pourra s'agenouiller, pleurer sur moi, prier pour moi. . . . Ah ! c'est horrible à penser, cela !

—Mon ami. . . . mon enfant, je vous en prie, calmez-vous ! supplia le prêtre.

Mais Paul Rivat, au lieu de se calmer, s'animait de plus en plus. —Monsieur l'abbé, reprit-il en faisant un pénible effort pour saisir les deux mains de Raoul d'Areynes et pour les réunir dans les siennes, monsieur l'abbé, je vais mourir. . . . Rien ne peut me sauver. . . . je comprends bien que je suis perdu. . . . Vous êtes bon, vous. . . . vous êtes humain. Ayez pitié de moi ! . . . Voulez-vous que je meure en paix, calme, tranquille, consolé et confiant ?

—Ah ! Dieu, si je le veux ! tout ce qui dépendra de moi, je le ferai ! j'espère que vous n'en doutez pas ! répondit le vicaire de Saint-Ambroise en se penchant vers le blessé dont la voix haletante s'éteignait de plus en plus. Parlez ! parlez vite ! qu'attendez-vous de moi ? . . .

—Une promesse. . . .

—Laquelle ?

—Promettez-moi, quand vous rentrerez à Paris, d'aller voir ma pauvre chère femme, et de lui dire que vous m'avez assisté à mes derniers moments. . . . Ferez-vous cela ? . . .

—Je vous le promets, je vous le jure, mon ami ! . . . répondit chaleureusement le vicaire de Saint-Ambroise. . . . je ferai plus. . . .

—Plus. . . . Quoi donc ? balbutia le blessé en fixant ses yeux vitreux sur les yeux brillants du prêtre.

—Je vous jure de veiller sur votre femme, et non pas seulement sur elle, mais sur l'enfant qui va naître. . . .

—Merci. . . . merci. . . . bégaya le moribond avec une suprême joie. Me voilà tranquille. . . .

—Où trouverai-je votre femme ? demanda le vicaire.

—Rue Saint-Maur, numéro 157, au cinquième étage. . . .

Raoul tira de sa poche un agenda sur lequel il écrivit l'adresse que venait de lui donner Paul Rivat.

Celui-ci poursuivit, en crispant ses doigts amaigris sur les couvertures de son lit :

—Si elle était morte et si l'enfant vivait, protégez l'enfant. . . . Si l'enfant avait suivi sa mère. . . . Eh bien ! priez ! . . . priez pour nous tous ! . . .

Un silence, puis il ajouta :

—Et maintenant, monsieur l'abbé, recevez ma confession. . . .

Raoul d'Areynes s'assit près du lit.

Elle fut courte, cette confession d'un honnête homme qui n'avait jamais eu rien de grave à se reprocher

La voix de Paul Rivat devenait de plus en plus inintelligible.

Ses lèvres se décoloraient.

Son nez se pinçait.

Une sueur abondante couvrait son visage devenu livide.

L'absolution et la bénédiction du prêtre descendirent sur lui. Quelque chose qui ressemblait à un sourire très doux écarta ses lèvres pâles, puis ses bras se raidirent ; sa tête se renversa ; un dernier tressaillement secoua son corps ; ensuite l'immobilité devint complète, et le cœur cessa de battre.

Paul Rivat venait de rendre à Dieu son dernier soupir.

Le vicaire de Saint-Ambroise ferma les yeux du mort et s'agenouilla en priant.

Quelques instants après il se relevait.

—Dors en paix ! murmura-t-il. Dors en paix, pauvre victime du plus grand des fléaux, la guerre ! Je ne manquerai pas au serment que j'ai fait ! Je veillerai sur ta femme et sur ton enfant !

Le lendemain le corps de Paul Rivat était inhumé dans le cimetière de Versailles.

L'abbé d'Areynes suivait seul le corbillard de dernière classe conduisant au champ de repos le mari de Jeanne.

* * *

Décidé à mettre fin aux horreurs de la Commune, M. Thiers, d'accord avec les généraux commandant l'armée de Versailles, donna l'ordre de tenter l'assaut de la grande ville, livrée depuis deux mois à l'insurrection.

La porte d'Auteuil était l'objectif de cet assaut.

Le bombardement commença.

La résistance des fédérés fut terrible, et l'on comprit bien vite que si l'on ne possédait aucune intelligence dans la place, il faudrait faire de Paris un monceau de ruines pour forcer la Commune à capituler.

Nous savons que le cas était prévu.

Merlin, qui avait embauché Servais Duplat dans le but de livrer aux troupes du gouvernement régulier l'entrée de la porte des Prés-Saint-Gervais, était l'un des nombreux espions à la solde du général Valentin, chez qui se concentraient, nous croyons l'avoir dit, toute la police de sûreté générale.

Ces hommes reçurent des ordres, et le 22 mai la porte d'Auteuil fut livrée à l'armée de Versailles, qui put entrer dans Paris.

On se persuada d'abord que cela suffirait.

Il n'en était rien.

A l'Hôtel-de-Ville, la nouvelle de l'entrée des Versaillais poussa jusqu'au plus furieux délire la rage des membres de la Commune, du Comité Central et du Comité du Salut public.

Les fédérés, au lieu de mettre bas les armes devant le danger qui les menaçait et devant l'écrasement certain, inévitable, un peu plus tôt ou un peu plus tard, se cantonnèrent plus que jamais dans leur entêtement de brutes malfaisantes.

Les drapeaux rouges flottèrent au vent.

Les canons roulèrent avec un bruit formidable au milieu des bataillons hurlant la *Marseillaise*.

C'était le branle-bas général, le triomphe de l'exaltation farouche.

On donnait des armes aux femmes et aux enfants, et le gouvernement de la Commune lançait un suprême appel.

Mais tandis qu'une partie de la population affolée jurait de résister jusqu'à la mort, les indécis, les égarés, auxquels restait une faible lueur de bon sens, songeaient déjà à jeter leurs fusils dans les égouts et à brûler leurs uniformes.

Partout les tambours battaient le rappel et la générale.

Partout résonnait le tocsin, cet oiseau de bronze qui ne s'envole d'un clocher que pour se poser sur un autre.

Les boutiques se fermaient.

Les barricades s'élevaient de tous les côtés, laissant voir dans les créneaux de leurs pavés les gueules béantes des canons chargés à mitraille et prêts à faire feu.

Le 23, les troupes de Versailles campaient au Champ-de-Mars au faubourg Saint-Germain, à la Muette, autour de l'Arc de Triomphe. Leurs têtes de colonnes occupaient sur la rive gauche de la gare Montparnasse, sur la rive droite les Batignolles ; leurs avants-gardes menaçaient la place de l'Europe, la Pépinière, le Nouvel Opéra.

Les fédérés fortifiaient la rue Auber, la chaussée d'Antin, les rues Drouot et de Châteaudun, la rue des Martyrs, le carrefour Montmartre.

Dans les grandes artères on amoncelait pavés, tonneaux, voitures renversées, tous les obstacles dont on pouvait disposer pour arrêter ou au moins pour ralentir la marche des troupes versaillaises.

De l'autre côté de la Seine, la défense s'organisait avec non moins de rage.

La guerre des rues, la lutte entre Français, la lutte impie, monstrueuse, fratricide, allait faire couler partout des ruisseaux de sang.

Le 25, la porte Ornano fut livrée comme l'avait été la porte d'Auteuil.

Ce n'était pas encre assez.

Il fallait envelopper les communards de tous côtés.

Le général Valentin expédia Merlin dans Paris.

La porte des Prés-Saint-Gervais livrée permettait aux Versaillais d'opérer un mouvement tournant décisif.

Ce fut avec mille précautions que Merlin traversa les barricades et parvint dès le matin du 26 à la mairie du onzième arrondissement.

C'était là qu'il pensait rencontrer Servais Duplat.

Le 57^e bataillon n'existait plus qu'à demi.

Un quart des hommes qui le composaient s'étaient cachés, un autre quart avait pris la fuite.

L'ex-fourrier commandait une compagnie composée des éléments les plus divers, dont une partie avait la mission de garder la mairie du onzième.

Merlin demanda à un fédéré le capitaine Servais Duplat.

—Le capitaine, répondit l'homme interrogé, il vient d'être envoyé en service à la Roquette avec un peloton pour fusiller une bande d'otages... N'est pas trop tôt pour nous débarrasser de cette vermine de réacs et de calotins !

En entendant cette réponse Merlin frissonna.

Il ne demanda pas d'autres explications, et, gagnant la place Voltaire, il se dirigea rapidement vers la prison où se trouvaient détenus Mgr Darboy, archevêque de Paris, l'abbé Deguerry et le sénateur Bonjean.

Comme il arrivait à l'entrée de la rue Servan, il entendit le roulement d'un feu de peloton.

Il s'arrêta net et, tournant ses regards vers les murs d'enceinte de la prison, il vit des flocons de fumée blanche s'élever dans les airs, tourner et se dissiper lentement.

Alors il avança de quelques pas, puis s'arrêtant de nouveau, il attendit.

La porte de la Grande-Roquette s'ouvrit au bout d'un instant et douze hommes ivres-titubants, commandés par Servais Duplat, sortirent de la prison où le crime monstrueux venait de s'accomplir.

Ces treize hommes étaient les assassins des otages.

Une pâleur livide couvrait le visage cynique de Duplat.

Merlin traversa la chaussée.

Le capitaine de fédérés l'aperçut.

—Au poste ! commanda-t-il à ses hommes, je vais vous rejoindre.

Les hommes s'éloignèrent sous la conduite d'un sergent, et le chef des bandits-assassins resta seul, face à face avec Merlin.

—Qu'as-tu fait, malheureux !! balbutia celui-ci qui tremblait d'horreur.

—Si j'avais refusé de commander le feu, répliqua Servais, ils m'auraient fusillé comme ils ont fusillé les autres.

—C'est un crime !!

—Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Ma peau avant tout !

—Ce crime il faut le racheter, reprit Merlin à voix très basse.

—Et comment ?

—En me livrant ce soir la porte des Prés-Saint-Gervais.

—Ce soir c'est impossible....

—Quand donc, alors ?

—Demain si tu veux.... car demain j'irai relever le poste avec vingt hommes....

—Est-ce certain ?

—Oui. Je m'arrangerai de manière à ce que cela soit....

—A quelle heure seras-tu en mesure d'agir ?

—A neuf heures du soir....

—Je peux compter absolument sur toi ?

—Oui, car j'en ai plein le dos de la Commune ! Mais de l'argent....

—En voici....

Merlin glissa des billets de banque dans la main de Servais et ajouta :

—Il y a là cinq mille francs....

—A quand le reste ?

—A demain.... Mais fais bien attention, poursuivit Merlin d'un ton menaçant, si tu ne t'exécutes pas franchement, si tu *flanchais* au dernier moment, on saurait te retrouver, si bien caché que tu puisses être, et on te fusillerait comme tu as fusillé les otages !!

Le capitaine de fédérés sentit un frisson sur sa chair.

—Rien à craindre, répondit-il, je n'ai qu'une parole, je m'exécuterai carrément. Demain soir à neuf heures la porte Saint-Gervais sera ouverte aux pantalons rouges....

—Alors, à demain soir !

Et Merlin se dirigea vers le Père-Lachaise, tandis que Servais Duplat regagnait la mairie du onzième arrondissement pour y faire son rapport sur la hideuse exécution à laquelle il venait de présider.

Dans la soirée de ce même jour le général Dombrowski distribua pour le lendemain les postes qui devaient être solidement occupés et rigoureusement surveillés.

C'était la dernière fois que ce chef improvisé devait donner des ordres, car quelques heures plus tard il tombait frappé d'une balle à la barricade de la rue Myrrha.

Servais Duplat avait été désigné par Dombrowski pour garder la porte de Montreuil.

Un lieutenant de sa compagnie devait commander le poste de la porte Saint-Gervais.

Cela ne faisait nullement l'affaire du capitaine de fédérés qui tenait essentiellement à s'acquitter de la mission à lui confiée par Merlin, et à empocher par conséquent le solde des quinze mille francs, prix de sa trahison.

—Nous changerons de poste, dit Duplat à son lieutenant, je pense que ça t'est bien égal....

Le lieutenant, abruti par l'alcool, n'eut pas même l'idée de faire une objection.

—Ah ! fichtre, oui, mon vieux frère, je m'en bats l'orbitre ! répliqua-t-il d'une voix pâteuse. ça sera comme tu voudras. T'as donc une *goncesse* à voir du côté des Prés Saint-Gervais ?

—Tout juste !

—Alors, vas-y ! Ça me va ! Mais tu vas me payer ce soir un petit *frichti* sur le pouce !

Duplat ne se fit pas tirer l'oreille, et les deux dignes officiers de la Commune allèrent s'attabler dans un cabaret du boulevard Voltaire.

A neuf heures du soir, le capitaine quitta son lieutenant dont les jambes flageolantes avaient grand peine à le soutenir.

Il remonta l'avenue Parmentier.

Arrivé en face de la maison en construction où il avait conduit Merlin, il s'arrêta.

—On ne sait pas ce qui peut arriver, murmura-t-il, ici l'argent sera beaucoup plus en sûreté que chez moi. Une fois le coup fait et la Commune étranglée par les Versaillais, je n'aurai plus rien à craindre et je pourrai venir en toute sécurité retirer le magot de sa cachette.

Duplat franchit le seuil de la maison sans porte et se dirigea vers l'escalier des caves.

Pour descendre cet escalier, il fit flamber successivement deux ou trois allumettes bougies, dont il avait une boîte sur lui.

Dans l'une des caves, encore encombrées de moëllons et de gravats, il avisa un coin assez net.

Creusant alors avec son couteau le sol friable, il eut bien vite fait un trou de quelques pouces de profondeur.

Il tira de sa poche le petit paquet de billets de banque donné par Merlin ; il les glissa dans un vieux portefeuille qu'il plaça au fond du trou.

Ceci terminé, il réintégra la terre dans le trou, nivela le sol et le recouvrit d'un entassement de moëllons.

Le travail avait été assez long, car il lui fallait renouveler à chaque instant la lumière dont il se servait.

—Voilà qui est fignolé, et c'est de la chouette besogne ! dit le misérable en se frottant les mains. Cinq mille balles à la *carre*, sans compter la monnaie du premier billet, et demain neuf mille à encaisser ; total : quinze mille moins quelques louis. Me voilà riche comme la devanture d'un changeur, et quand Paris sera tranquille je pourrai monter dans un quartier chic un joli petit commerce de mastroquet.

Hypnotisé par ce beau rêve d'avenir, Servais Duplat sortit de la maison en construction et regagna son logis du numéro 157 de la rue Saint-Maur, tout en fredonnant :

Les peuples sont pour nous des frères,
Des frères,
Des frères,
Et les tyrans des ennemis ! !

Depuis le mois d'avril—peut-être ne l'a-t-on pas oublié—il occupait une chambre dans la maison habitée par Jeanne Rivat et maman Véronique.

Cette chambre se trouvait à l'extrémité d'un couloir sur lequel s'ouvraient les portes des deux femmes.

Après la bataille de Montretout, Jeanne s'était remise que très incomplètement des suites de l'effroyable secousse qui pendant quelques semaines avait fait craindre pour sa vie.

Si elle n'était pas morte elle le devait plus à sa jeunesse et à sa constitution vigoureuse qu'aux soins et aux médicaments.

Elle vécut, mais triste, sombre, évoquant sans cesse le souvenir du cher disparu qu'elle croyait mort, nous le savons, et qu'elle aurait voulu rejoindre si la pensée de l'enfant qui devait bientôt naître ne lui avait imposé le devoir de rester ici-bas.

Le 25 mai, à la suite de crises effrayantes au cours desquelles elle faillit dix fois succomber, Jeanne mit au monde deux enfants, deux petites filles pleines de vie, que maman Véronique reçut dans ses bras et à qui elle donna les premiers soins.

UNE INNOVATION EN PHOTOGRAPHIE

La photographie, comme tous les autres arts, est soumise à la grande loi du progrès, qui veut que tout, dans ce monde, marche sans cesse vers la perfection, aussi, la voyons-nous chaque jour offrir à nos yeux de nouvelles merveilles. Non contente de nous conserver à jamais les traits de ceux qui nous sont chers, elle peut maintenant multiplier presque à l'infini, et dans quelques heures seulement, l'image qu'elle a su fixer si parfaitement dans son ingénieux appareil. En effet, grâce à un procédé mis en usage depuis peu de temps en ce pays par MM. Laprés et Lavergne, les photographes bien connus auxquels le MONDE ILLUSTRÉ doit bon nombre de ses meilleures publications photographiques, un cabinet-buste ordinaire peut être reproduit, en milliers de petites photographies, comme un timbre-poste du Canada. Ces petites photographies, sont d'une fidélité parfaite, et peuvent être livrées, sur commande, et à un prix à la portée de toutes les bourses, en feuilles de vingt-cinq, gommées au dos, à raison de plusieurs milliers en quelques heures. On les utilise de plusieurs façon différentes, les jeunes filles les collent en tête des lettres qu'elles envoient à leurs amies, et quelquefois... à leurs amis, et c'est réellement le plus joli en-tête de lettre dont elles puissent faire usage.

Chacun de nous ne peut envoyer son portrait sur carte à tous ses amis, mais tous nous pouvons, par ce procédé nouveau, en voyer sur nos lettres notre photographie à nos parents, à nos amis éloignés. Je connais des collégiens qui fixent de ces petites photographies timbre-poste sur leurs livres et leurs cahiers classiques. Il y a en Europe nombre de clubs de jeunes gens qui prennent tous pour signe de ralliement un ruban aux couleurs du club et sur lequel a été fixée la photographie de leur chef : l'idée devrait être mise en pratique ici par les membres de nos nombreux clubs de raquetteurs, de rameurs, de bicyclistes, etc., etc. Dans les piques-niques d'association ouvrières, politiques ou autres, on peut faire ainsi vendre au profit de la société qui donne la fête, des insignes portant une photographie du président ou du chef de parti. Enfin, dans une circonstance plus triste, il est vrai, mais qui est aussi la plus fréquente, en cas de décès, ce procédé merveilleux donne en peu de temps des centaines de photographies que le premier venu peut fixer instantanément sur les cartes ou les images mortuaires.

Qu'on me pardonne de m'arrêter sur ce dernier exemple, mais la nomenclature serait trop longue. J'ai signalé les principaux usages qu'on peut faire de cette petite photographie qui est appelée certainement à avoir ici comme ailleurs, un succès éclatant. Comme je le disais en commençant, ce sont MM. Laprés et Lavergne, de Montréal, qui ont introduit ce nouveau genre en ce pays, et l'on ne peut qu'applaudir à leur esprit d'initiative qui est le juste complément du beau talent qu'on leur connaît.

CHOSSES ET AUTRES

—La profondeur moyenne de tous les océans est, croit-on, entre 2,000 et 3,000 brasses.

—Les ministres protestants ont entrepris une campagne contre l'usage de la bicyclette le dimanche.

—Il est maintenant question de M. Robert T. Lincoln, fils du président-martyr, comme candidat républicain à la présidence, en 1896.

—La compagnie Lyons et Gruenwald tient l'affiche cette semaine au Théâtre Royal. Elle jouera *Drink*, pièce tirée du roman de Zola, *l'Assommoir*. M. Lyons, dans son rôle d'ivrogne, est très fort. La scène du lavoir est admirablement rendue. Tout Montréal ira voir jouer cette pièce.

Horoscope. — Ceux qui naissent dans le mois de juillet ont l'esprit peu ouvert, mais ils sont doués d'une grande douceur de caractère ; ils sont ennemis des contestations, et ne transigent jamais avec la lâcheté et le déshonneur. Les filles sont modestes et d'un esprit pénétrant.

Température du mois de juillet. — Du 1er au 6, nous aurons quelques journées très pluvieuses au commencement de ce mois ; — du 6 au 14, après les quelques jours de pluie des premiers jours, nous avons la certitude

que le reste du mois sera très beau et même très chaud ; — du 14 au 22, le temps est beau et agréable ; — du 22 à la fin du mois, nous aurons de belles journées aussi très chaudes, et température favorable à la récolte du foin.

JEUX ET RECREATIONS

GRAVURE-DEVINETTE



Où est son chien ?

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 582

Enigme. — La lettre R.

ONT DEVINE :

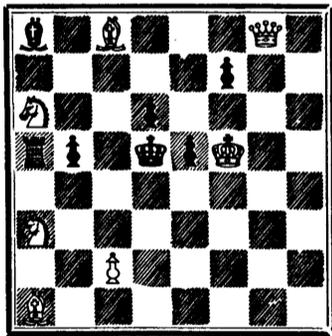
Joseph Faille, Laprairie ; Mme N. Lefebvre, Mlle Philomène Reid, Mlle Léontine Lefebvre, Mme A. E. Jacques, Saint-Télesphore de Soulanges ; Amabilis, Mlle Anna Lamontagne, Mlle Corinne L. Drouyn, Jos J. B. Drouyn, St-Roch de Québec ; Mlle Angelina Tétrault, St-Hyacinthe ; Rachel Letendre, Yamaska (Est) ; Mlle Léa Dugas, Thetford Mines ; Ephrem Taillefer, Mlle Marie Germain, Antoine Peiletier, Mlle Eva Dupuis, Fleurette P., Mlle Shayer, Mlle H. Grenier, Montréal.

LES ECHECS

PROBLEME No 179

Composé par M. E. Bertrand

Noirs. — 7 pièces



Blancs. — 7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 178

Blancs Noirs
1 C 4 F 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison*, 25 rue de Lille, Paris.

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON



LEOTY

8, Place de la Madeleine, PARIS

Les Célèbres Corsets

LEOTY
Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris. Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTREAL

MESDAMES

Toutes les dames élégantes Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit : "Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 22 Juin 1895

44,137

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie

DEPARTEMENT

DES

MANTEAUX

Pour la Saison des
Vacances . . .

Grand choix de gilets en drap et en tweed tous réduits.
Bons gilets en drap, avec manches larges, depuis \$1.50.
Collerettes en drap, avec garnitures découpées et appliquées, un grand choix de nuances, à prix réduits.
Collerettes golf, la forme la plus confortable pour le voyage; nous les avons dans tous les prix et une grande variété de couleurs et de patrons.
Manteaux imperméables, forme dolman et ulsters, avec collerettes en caoutchouc, en drap méliça et en serge heptonette.

Costumes pour Dames

Costumes en duck, couleurs assorties, faits par tailleurs, seulement \$3.
Costumes blazer en serge bleu-marin, seulement \$7.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étai affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur,

156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

HAMMAOS \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 RUE SAINT-LAURENT 6

5213

PRODUITS DE LA

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES

de **MONTRÉAL** (limitée).



LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloides. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 11½ RUE GOSFORD

MONTRÉAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

Lapres & Laverigne

PHOTOGRAPHES

360 RUE ST-DENIS, 2

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES

PORTRAITS A L'HUILE, AU GRAYON, PASTEL, ETC, ETC.

TELEPHONE 7283

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



45 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévives en celluloides. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

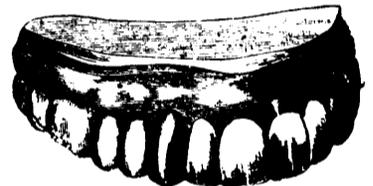
Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistante que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue

18, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

15 mois	50 ^f	56	62
6 mois	26 ^f	29	32
3 mois	14 ^f	15	17

Paris et Seine
Départements
Etranger. . .

PRIX DE l'abonnement

On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de Paris, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société Générale de France et de l'Etranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 128 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.